Juillet - Août 1870

LA GUERRE VUE DEPUIS LA MAYENNE

Communication du colonel Bernard SONNECK

séance publique du 22 novembre 2014 à Laval

Detaille : *Mort du commandant Berbegier à la bataille de Saint-Privat, le 18 août 1870.*

Après avoir mis en évidence l'oubli dans lequel est tombé la guerre franco-prussienne de 1870-1871, l'auteur brosse un rapide tableau de la Mayenne au moment de la déclaration de guerre, puis il expose la façon dont ont été perçus en Mayenne les événements qui se sont déroulés jusqu'au désastre de Sedan et à la chute de l'Empire, le 4 septembre 1870.

Ce faisant, il s'attache à mettre en lumière le décalage croissant qui s'est introduit entre la réalité des faits sur le terrain et la vision qui en était proposée aux Mayennais, tant par les dépêches officielles affichées par les soins de la préfecture, que par la presse locale. Les mécanismes bien connus de la désinformation fonctionnent à plein et contribuent sous nos yeux à entretenir l'illusion collective de la supériorité de notre armée ; une armée héroïque, mais bien mal commandée et dont on ne voit pas, ou ne veut pas savoir, qu'elle s'achemine vers sa perte.

Introduction.

En revenant un jour de Rennes, à l'époque où j'exerçais mes fonctions au 38e RT, la conversation avec mon conducteur en était venue à porter sur l'origine du nom donné au quartier *Margueritte*, où nous nous étions rendus. J'avais donc évoqué ce général, qui s'était illustré pendant « la guerre de 70 ». Mon conducteur fronce le sourcil et me dit : *« 70… vous voulez parler de la guerre du Kippour, en 73 ? - Non, je parle de la guerre de 1870* ». Moment de silence. Mine étonnée du conducteur : « *Ah bon ! Il y a eu une guerre en 1870 ?* »… Il était quand même bachelier, et de l'enseignement général.

Illustration s'il en était besoin de l'oubli le plus total dans lequel est tombée cette guerre ; oubli d'autant plus injustifié, qu'elle est quand même à l'origine des deux guerres mondiales, et donc de toute l'histoire du 20e siècle.

Tout çà pour dire qu'en cette année de commémoration du centenaire, je me sens tout à fait dans l'air du temps en vous parlant non pas de la guerre de 14, mais de celle de 70. Et comme nous sommes en Mayenne, je vous propose d'en suivre les péripéties comme ont pu le faire nos prédécesseurs, ici même à Laval.

De ce point de vue, on peut distinguer trois périodes successives, qui vont concerner la Mayenne de façon assez différente.

Il y a d'abord ce que j'appellerai « **La guerre vue de la Mayenne** », en juillet, et août 1870, jusqu'à la chute de l'Empire, le 4 septembre. La Mayenne voit bien passer en gare de Laval des trains de troupes et tout un va-et-vient de soldats isolés, mais elle reste malgré tout spectatrice, tributaire de l'information distillée par les médias. Chacun continue de vaquer à ses occupations et on ne perçoit qu'un écho assez affaibli et très déformé des combats qui se déroulent au loin, à la frontière.

Ce sera plus précisément l'objet de mon propos aujourd'hui.

Le 10 septembre 1870, la **Mayenne** entre de plein pied **dans la guerre**, avec l'arrivée d'un nouveau préfet nommé par Gambetta : Paul Eugène Delattre. Animé par l'esprit de 1792, ce préfet de choc va mettre le département sur le pied de guerre, en mobilisant toutes les énergies et toutes les ressources, humaines et matérielles. Les maîtres mots de son discours seront « *levée en masse* » et « *guerre à outrance* ». Le temps nous manquerait pour en parler aujourd'hui.

Le 13 janvier 1871 enfin, avec l'armée de la Loire du général Chanzy qui se replie après la bataille du Mans, c'est **la guerre** qui entre **en Mayenne**. Pour peu de temps, puisqu'aux termes de l'armistice conclu le 28 janvier, les Prussiens vont se retirer sur la limite Est du département.

Venons-en donc au sujet de ce jour : les événements qui se sont déroulés en juillet et août 1870, et la manière dont ils ont été appréhendés en Mayenne.

Chemin faisant, et c'est là le coeur de mon intervention, vous pourrez constater qu'en matière de désinformation, l'époque moderne n'a rien inventé, et que les mécanismes que l'on verra à l'œuvre en 1914 fonctionnaient déjà à merveille.

La Mayenne à la veille de la guerre.

Nous sommes donc au début du mois de juillet, en Mayenne. Le moins qu'on puisse dire est que les esprits sont assez éloignés des questions de politique internationale et que les préoccupations sont ailleurs.

La situation des campagnes, naguère satisfaisante, devient critique, à cause d'une sécheresse persistante, qui fait suite à un hiver prolongé.

Le sous-préfet de Château-Gontier écrit ainsi, dans son rapport mensuel au préfet :

> *Les campagnes souffrent horriblement de la sécheresse. Les fourrages sont à peu près nuls. Il en est de même du produit des prairies artificielles, des avoines, de l'orge. Les pommes de terre sont menacées. La recette en cidre sera bonne, malgré les chenilles.*

Il ajoute un peu plus loin :

Cette année, il y a moins de travaux aux champs par suite de la rareté des fourrages, la misère se fait déjà sentir. Les moissons vont, on l'espère, occuper les bras des travailleurs.

Les conséquences de la sécheresse se faisaient d'ailleurs sentir à l'échelon national et, entre deux interventions relatives au budget et à la couronne d'Espagne, un député s'indigna à la tribune de la Chambre du décalage entre les prix ridiculement bas payés aux agriculteurs obligés de faire abattre leurs troupeaux faute de fourrage, et le prix de la viande qui ne baissait pas à l'étal des bouchers. Il pointait du doigt les profits scandaleux des intermédiaires. Eh oui.

Misère également dans les villes, selon le sous-préfet de Mayenne :

Bien qu'il n'y ait ni grèves ni chômeurs, la situation des ouvriers et particulièrement des tisserands est fort triste. Leurs salaires sont insuffisants eu égard à la cherté des denrées de toute nature.

Cette situation explique en partie la facilité avec laquelle l'annonce de la guerre va être accueillie : il y a dans les campagnes et dans les villes quantité de gens sans ressources, faute de travail ou de salaire suffisant. La conscription très sélective alors en vigueur porte essentiellement sur cette population et agit finalement comme une alternative à la misère.

Pour compléter ce tableau, les sous-préfets estiment la moralité publique dans leur arrondissement uniformément médiocre. Mais pas toujours pour les mêmes causes. A Château-Gontier, ce sont les mœurs qui paraissent plus relâchées :

La moralité publique est médiocre, à Château-Gontier surtout. Il y a des désordres dans certaines familles, les maris passent pour les tolérer.

Sans doute faut-il voir là l'influence amollissante d'un climat plus méridional… A Mayenne, on met la misère sur le compte de l'alcoolisme :

La moralité publique laisse toujours beaucoup à désirer ; la misère et les habitudes d'ivrognerie en sont la cause principale. Les débits de boissons y sont très nombreux et il se produit sans cesse de nouvelles demandes.

Au paragraphe consacré à l'état d'esprit général de la population, le sous-préfet de Mayenne écrit :

L'esprit des populations des campagnes est excellent. Les dispositions sont moins bonnes dans quelques centres populeux et notamment dans la ville de Mayenne. La classe ouvrière, notamment celle des tisserands, y est misérable, paresseuse, démoralisée. Il est facile de l'agiter, de l'exciter, de la soulever par des promesses décevantes ou en faisant appel aux passions mauvaises qu'engendre la misère. La classe bourgeoise y est généralement frondeuse ; elle est divisée.

Quant aux partis politiques, le même sous-préfet écrit qu'ils n'ont pas une attitude nette et tranchée :

On trouve des orléanistes et des légitimistes disposés à la critique et à la bouderie, mais retenus par la crainte des révolutionnaires. Les républicains irréconciliables de toutes nuances ne forment qu'un parti peu nombreux mais doué d'ardeur et d'activité.

En résumé, on s'accommode assez bien de l'Empire, mais lorsqu'il s'écroulera, personne ne se lèvera pour le défendre.

La guerre.

Sans trop nous étendre sur les détails du déclenchement de la guerre, on rappellera qu'elle résultait de la candidature du prince Léopold de Hohenzollern, neveu du roi de Prusse, au trône d'Espagne, vacant depuis deux ans. Le tournant de l'affaire fut la déclaration faite le 6 juillet devant la Chambre des députés par le duc de Grammont, ministre des affaires étrangères ; déclaration publiée au *Journal Officiel* du lendemain :

Notre respect pour les droits d'un peuple voisin ne peut pas faire que nous laissions une puissance étrangère essayer de relever le trône de Charles-Quint, détruire à notre détriment l'équilibre actuel des forces de l'Europe (applaudissements frénétiques) *et mettre en péril les intérêts et l'honneur de la France* (applaudissements et bravos répétés). *Cette éventualité ne se réalisera pas. Nous comptons sur la sagesse du peuple allemand et sur l'amitié du peuple espagnol. S'il en était autrement, forts de votre appui et de celui de la nation, nous saurions remplir notre devoir sans hésitation et sans faiblesse* (Applaudissements et bravos).

La France se plaçait imprudemment dans une position lui interdisant tout recul et qui, habilement exploitée par Bismarck qui tirait les ficelles en coulisse, allait conduire à la guerre.

Un sondage d'opinion fut demandé par le ministre de l'intérieur, sur l'effet produit par cette déclaration ; selon la réponse adressée le 8 juillet par le préfet, la Mayenne faisait partie des départements, les plus nombreux, qui ont officiellement approuvé : l'honneur national était en jeu !

Le 13 juillet, Bismarck diffuse une version trafiquée de la dépêche d'Ems, laissant croire à toute l'Europe que le roi de Prusse avait fait répondre à l'ambassadeur de France « par l'adjudant de service » qu'il refusait de le recevoir.

Le 14 juillet, l'ordre de mobilisation est signé, en réaction à cette humiliation sciemment provoquée.

Le 15 juillet, la Chambre vote les crédits nécessaires à la guerre.

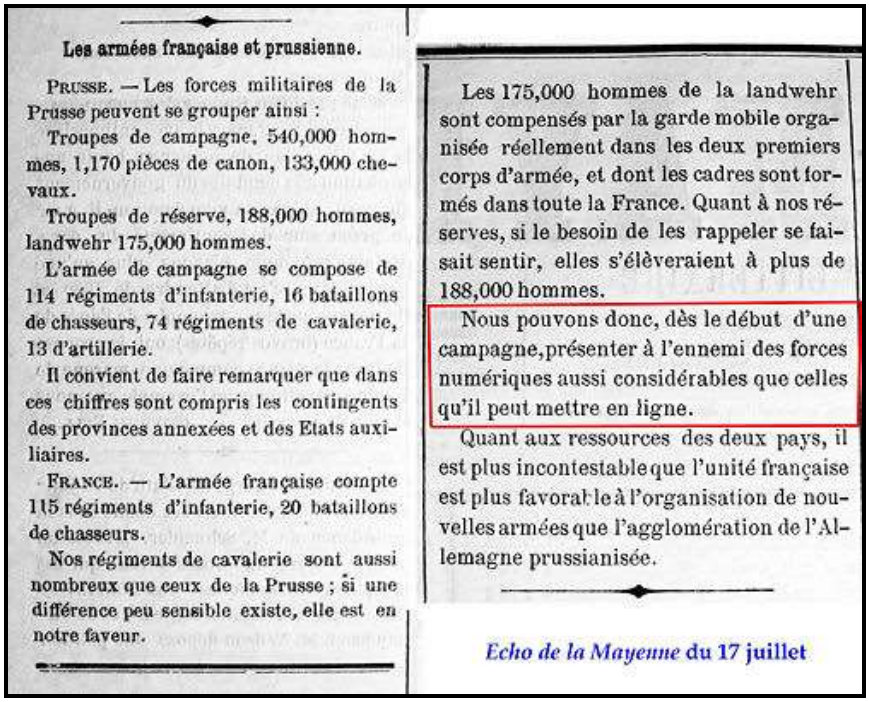
On signale que cette même chambre avait systématiquement refusé, année après année, les crédits nécessaires au fonctionnement de l'armée, une armée qui manquait de tout, sauf peut-être de boutons de guêtre.

Le 19 juillet, la France déclare officiellement la guerre à la Prusse.

Les réactions en Mayenne.

La perspective d'une guerre prochaine ne provoque pas, d'émotion excessive.

La presse locale se répand en comparaisons flatteuses entre ce qu'on croit savoir des armées de la Prusse et de la France.



Les armées française et prussienne.

PRUSSE. — Les forces militaires de la Prusse peuvent se grouper ainsi :

Troupes de campagne, 540,000 hommes, 1,170 pièces de canon, 133,000 chevaux.

Troupes de réserve, 188,000 hommes, landwehr 175,000 hommes.

L'armée de campagne se compose de 114 régiments d'infanterie, 16 bataillons de chasseurs, 74 régiments de cavalerie, 13 d'artillerie.

Il convient de faire remarquer que dans ces chiffres sont compris les contingents des provinces annexées et des Etats auxiliaires.

FRANCE. — L'armée française compte 115 régiments d'infanterie, 20 bataillons de chasseurs.

Nos régiments de cavalerie sont aussi nombreux que ceux de la Prusse ; si une différence peu sensible existe, elle est en notre faveur.

Les 175,000 hommes de la landwehr sont compensés par la garde mobile organisée réellement dans les deux premiers corps d'armée, et dont les cadres sont formés dans toute la France. Quant à nos réserves, si le besoin de les rappeler se faisait sentir, elles s'élèveraient à plus de 188,000 hommes.

Nous pouvons donc, dès le début d'une campagne, présenter à l'ennemi des forces numériques aussi considérables que celles qu'il peut mettre en ligne.

Quant aux ressources des deux pays, il est plus incontestable que l'unité française est plus favorable à l'organisation de nouvelles armées que l'agglomération de l'Allemagne prussianisée.

Echo de la Mayenne du 17 juillet

La proclamation de l'Empereur, datée du 22 juillet, est imprimée et affichée dans tout le département. Bismarck ne s'était pas trompé qui avait, selon ses propres termes, « *agité le chiffon rouge devant le taureau gaulois* »…

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

PROCLAMATION DE L'EMPEREUR au Peuple Français.

FRANÇAIS,

Il y a dans la vie des peuples des moments solennels où l'honneur national violemment excité s'impose comme une force irrésistible, domine tous les intérêts et prend seul, en mains, la direction des destinées de la patrie : — une de ces heures décisives vient de sonner pour la France.

La Prusse à qui nous avons témoigné, pendant et depuis la guerre de 1866, les dispositions les plus conciliantes, n'a tenu aucun compte de notre bon vouloir et de notre longanimité. Lancée dans une voie d'envahissement, elle a éveillé toutes les défiances, nécessité partout des armements exagérés, et fait de l'Europe un camp où règnent l'incertitude et la crainte du lendemain.

Un dernier incident est venu révéler l'instabilité des rapports internationaux et montrer toute la gravité de la situation. En présence des nouvelles prétentions de la Prusse, nos réclamations se sont fait entendre ; elles ont été éludées et suivies de procédés dédaigneux.

Notre pays en a ressenti une profonde irritation, et aussitôt un cri de guerre a retenti d'un bout de la France à l'autre ; — il ne nous reste plus qu'à confier nos destinées au sort des armes.

Nous ne faisons pas la guerre à l'Allemagne, dont nous respectons l'indépendance. Nous faisons des vœux pour que les peuples qui composent la grande nationalité germanique disposent librement de leurs destinées.

Quant à nous, nous réclamons l'établissement d'un état de choses qui garantisse notre sécurité et assure notre avenir. Nous voulons conquérir une paix durable, basée sur les vrais intérêts des peuples, et faire cesser cet état précaire où toutes les nations emploient leurs ressources à s'armer les unes contre les autres.

Le glorieux drapeau que nous déployons encore une fois devant ceux qui nous provoquent, est le même qui porta à travers l'Europe les idées civilisatrices de notre grande révolution ; il représente les mêmes principes, il inspirera les mêmes dévouements.

FRANÇAIS,

Je vais me mettre à la tête de cette vaillante armée qu'anime l'amour du devoir et de la patrie. Elle sait ce qu'elle vaut, car elle a vu dans les quatre parties du monde la victoire s'attacher à ses pas.

J'emmène mon fils avec moi ; malgré son jeune âge, il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose, et il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la Patrie.

Dieu bénisse nos efforts ! Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible.

NAPOLÉON.

Palais des Tuileries, 22 Juillet 1870.

Pour copie conforme :

Le Préfet de la Mayenne, DES CLOSIÈRES.

Laval, L. MOREAU, imprimeur de la Préfecture, rue du Lieutenant. — 1870.

En Mayenne, les réactions sont mesurées, mais la guerre est assez bien acceptée si on en croit les sous-préfets. A Mayenne :

> *Toutes les préoccupations sont tournées vers la guerre, les nécessités et les sacrifices qu'elle impose, les conséquences qu'elle peut avoir. Cet événement a été considéré généralement comme une crise nécessaire, impossible à éviter, provoquée par les menaces d'une ambition rivale dont les prétentions ne pouvaient être tolérées davantage. Bien que ce pays soit naturellement apathique et peu démonstratif, les bruits de guerre ont éveillé le sentiment patriotique. On attend avec impatience les résultats de la lutte, mais on a confiance dans la valeur et dans le bon droit de la France. Des souscriptions patriotiques se sont spontanément organisées dans la plupart des localités.*

Même son de cloche à Château-Gontier, où les passions suscitées par les élections municipales, prévues pour début août, s'apaisent. Avec un bémol toutefois, dû à la sociologie particulière de l'arrondissement :

> *Cet état de choses tend à se modifier depuis deux jours chez les membres du clergé et chez les hommes qui appartiennent à l'opinion religieuse et cléricale, depuis qu'il est question du rappel de nos troupes de Rome.*

La question de Rome, qui est évoquée ici mérite une parenthèse, car elle aura finalement empoisonné la vie politique française pendant tout le Second Empire.

Napoléon III s'est trouvé constamment coincé entre son aspiration personnelle à être l'artisan de l'unité italienne, et l'absolue nécessité de maintenir le pape à la tête de ses Etats et donc de Rome, pour satisfaire les catholiques qui avaient puissamment contribué à le porter au pouvoir ; catholiques qui avaient de plus le soutien actif de l'impératrice Eugénie. La France avait fait la guerre à l'Autriche en 1859 pour aider les Italiens, mais elle entretenait depuis 1849 un corps expéditionnaire à Rome, pour empêcher ces mêmes Italiens d'y établir leur capitale.

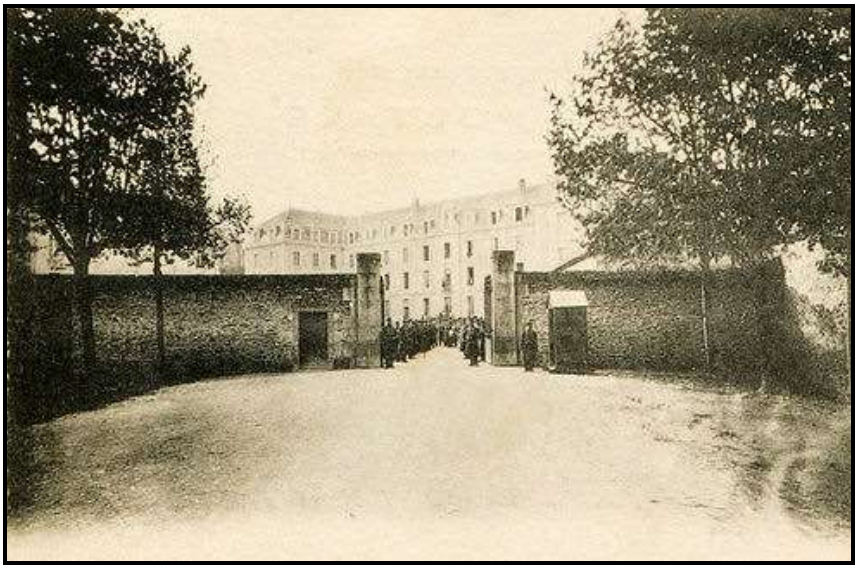
Elle avait même résisté par les armes à la dernière tentative de Garibaldi, sur un champ de bataille où, selon le télégramme entré dans l'Histoire, « *les chassepots ont fait merveille* ».

3 novembre 1867 : bataille de Mentana.

La Mayenne militaire.

La Mayenne formait alors une subdivision de la 16e division militaire, de Rennes ; elle était commandée par un général, dont il sera peu question par la suite.

Au plan militaire, il n'y avait à Laval, à la caserne qui ne s'appelait pas encore Corbineau, que le dépôt du 69e de ligne ; les bataillons tenaient, pour leur part, garnison à Paris. Cette caserne venait tout juste d'être agrandie avec la construction, en 1862-63, de deux bâtiments.



Laval : caserne des Cordeliers (ultérieurement Corbineau).

La première manifestation de la guerre perceptible pour les Mayennais fut, on l'a évoqué, les trains de troupes qui passent en gare de Laval à partir du 20 juillet ; ils vont se succéder tout le reste du mois, acheminant vers la frontière les régiments de l'Ouest. On leur fait bon accueil et on rivalisera même de générosité, les premiers jours du moins, pour mettre sur le quai de la gare fûts de bière et bouteilles de cidre à la disposition de la troupe. Un régiment témoignera par la suite de sa reconnaissance pour la qualité de l'accueil.

A côté cela, on observe tout un flot d'individus en civil, de détachements en tenue et en armes, qui vont et viennent en empruntant les trains réguliers et transitent eux aussi par la gare de Laval. Ce sont les réservistes, appelés par la mobilisation et mis en route à partir du 21 juillet.

On ne comprend rien à cette guerre si on ne connaît pas un minimum de choses sur la nature de l'armée d'alors et sur son recrutement. Aussi allons-nous nous y arrêter un court instant.

L'armée française en 1870.

Sous le couvert de la conscription, en vigueur depuis la loi Jourdan de 1798, la France disposait, en fait, d'une véritable armée de métier. Seul le tirage au sort était universel.

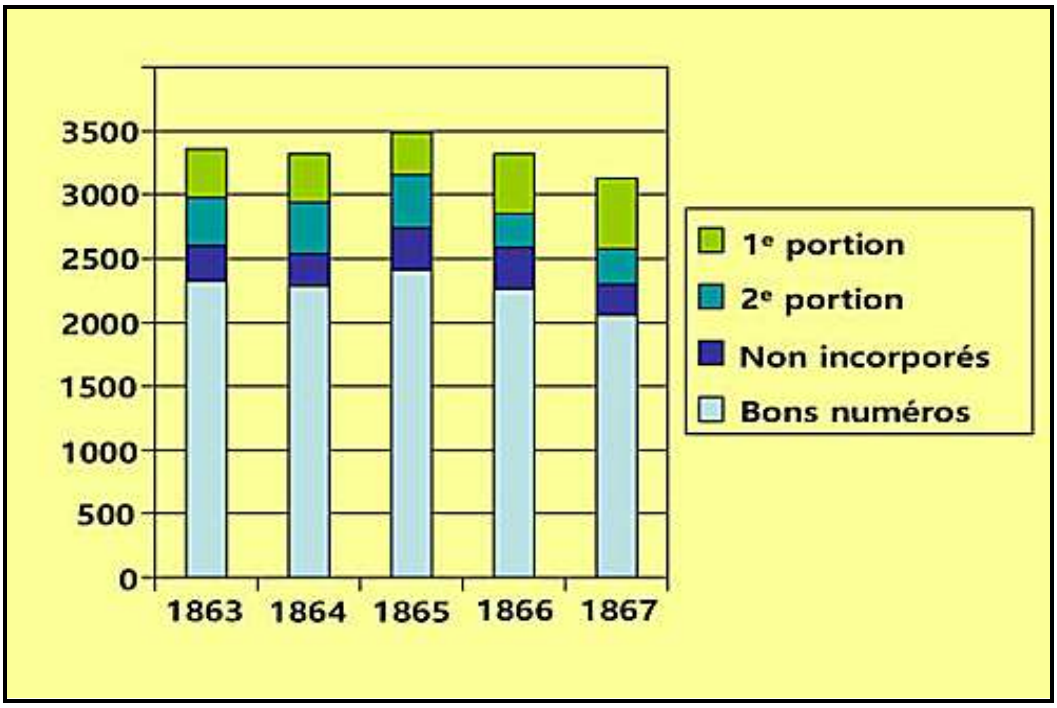
Une loi fixait chaque année le contingent à incorporer et le répartissait entre les départements ; le préfet répartissait à son tour entre les cantons, aux chefs-lieux desquels l'ensemble des conscrits venaient tirer au sort.

On statuait ensuite sur les exemptions et sur les dispenses, en commençant par le numéro 1 de la liste de tirage au sort ; quand le quota du canton était atteint, on arrêtait les opérations. Ceux qui avaient tiré les premiers numéros, qu'on appelait « *les mauvais numéros* », formaient le contingent. Les autres, qui avaient tiré un « *bon numéro* », étaient définitivement libérés du service. Ils ne pouvaient plus être appelés.

Ce contingent était de plus réparti en deux portions, toujours pour des raisons budgétaires : la première partie seule était appelée à l'activité ; la seconde était laissée dans ses foyers, à la disposition du ministre, susceptible d'être appelée par décret.

Une classe d'âge comprenait, en Mayenne, entre 3000 et 3500 jeunes gens. Le contingent n'en représentait qu'un petit tiers (environ 1000, à peine 30 %) ; et de ce contingent, un tiers seulement à peu près étaient finalement incorporés : les « non incorporés » étant les ecclésiastiques et les enseignants, dispensés par la loi, ainsi que les exonérés.

Les exonérés étaient ceux qui, retenus pour le contingent, avaient versé dans une caisse dite « de dotation de l'armée » une somme forfaitaire, fixée par circulaire, qui les libérait du service et les dispensait de se chercher un remplaçant. C'est ce système qui était en vigueur depuis 1852. En moyenne, 250 Mayennais étaient exonérés chaque année



Un système qui satisfaisait tout le monde. Mais il privait la France de réserves instruites, car la seule ressource disponible était les deuxièmes portions des contingents en activité, qui n'avaient reçu aucune instruction militaire.

Napoléon III, qui s'en rendait compte, avait essayé d'y remédier après la victoire de la Prusse sur l'Autriche en 1866, à Sadowa. Mais il s'était heurté à l'hostilité générale, y compris de la part des militaires, qui préféraient leur armée de métier.

Sur son insistance, le maréchal Niel, alors ministre de la guerre, avait fait voter les lois qui portent son nom ; lois qui abaissaient de 7 à 5 ans la durée du service actif, suivi de 4 ans dans une réserve susceptible d'être appelée par décret, mais en cas de guerre seulement ; loi qui rétablissait le *remplacement* à la place de l'exonération ; et qui créait une *garde nationale mobile*, dans laquelle étaient versés, pour une durée de 5 ans, tous ceux qui n'avaient pas été retenus pour former le contingent.

Cette garde mobile devait être régulièrement réunie et exercée. Mais le mauvais vouloir conjugué de l'administration militaire, qui ne voulait pas en entendre parler, et du pouvoir politique, qui avait voté la loi parce que l'Empereur le voulait, mais était bien décidé à ne pas l'appliquer, fit qu'à la déclaration de guerre, on en était encore à créer les registres matricules.

La loi de 1868 avait donc rétabli le remplacement, ce qui ressuscita du même coup un véritable commerce, comme en attestent les encarts publicitaires relevés dans les journaux locaux :

- soit pour procurer des remplaçants…

REMPLACEMENTS MILITAIRES.

Maison ACCARY dit LEFRAÇOIS & Cie

Rue Napoléon, 15, à Laval.

S'adresser, pour traiter, chez M. ACCARY, dit LEFRANÇOIS, horloger, rue Napoléon, 15.

Prix modérés et facilités de paiements.

- soit pour se proposer comme remplaçant…

Un ancien militaire âgé de quarante ans, DEMANDE à être remplaçant. — S'adresser chez M. MARC, débitant, au Grand-Pigeon, 4, rue de Beau-Soleil. *v*

- soit encore pour s'assurer contre le risque de tirer un mauvais numéro !

ASSURANCES A FORFAIT

AVANT LE TIRAGE AU SORT

ANCIENNE MAISON

PIERRE LÉVY ET Cie DE NANCY

Fondée en 1855.

S. LÉVY-LEIB, gendre et neveu, successeur,

2, rue Napoléon, près le pont Neuf, maison du CAFÉ DESARTHE, à Laval.

La Maison PIERRE LÉVY & Cie de NANCY, traite les assurances à forfait et conditionnelles, opère les traités de remplacement pour toute la France. ELLE N'ENCAISSE LE MONTANT DE CHAQUE CONTRAT QUE TREIZE MOIS APRÈS LA PRÉSENCE AU CORPS DU REMPLAÇANT, c'est-à-dire

APRÈS L'ENTIÈRE LIBÉRATION

Toutes facilités de paiement sont accordées aux pères de famille.

Pour connaître les conditions et traiter, s'adresser à Laval, 2, rue Napoléon, près le pont Neuf, maison du CAFÉ DESARTHE.

En vertu de la mobilisation décidée le 14 juillet les deuxièmes portions des classes 63, 66, 67 et 68 furent mises en route le 21 juillet. En Mayenne, ce sont 1240 réservistes, qui ont convergé vers la gare de Laval, pour rejoindre les dépôts de leurs régiments, où ils devaient se faire habiller, équiper et armer, avant de rejoindre, toujours par le train, ces mêmes régiments, qui, eux, étaient déjà partis à la frontière.

Car c'était là une des dispositions catastrophiques de cette mobilisation : les régiments ne se mettaient pas sur le pied de guerre dans leur garnison, mais partaient immédiatement sur les lieux où devait se concentrer l'armée, et où devaient leur être acheminés les réservistes et tout le nécessaire.

Sur la carte ci-dessus, on a localisé tous les dépôts vers lesquels se dirigeaient les réservistes mayennais. On imagine bien que cela prit du temps, en particulier pour ceux qui embarquèrent à Marseille pour rejoindre Oran ou Alger... A la fin du mois de juillet, 38.000 réservistes seulement sur les 163.000 convoqués en France avaient rejoint leur régiment...

A ces réservistes, il faudra ajouter 840 recrues de la classe 1869 (sur les 953 retenus pour le contingent), appelés à l'activité le 26 juillet et mis en route à partir du 8 août. Il est évident que les soixante d'entre eux, affectés au 2e zouaves, à Oran, arriveront après la bataille…

Par ailleurs, les Mayennais qui quittaient Laval croisaient d'une part les réservistes des régiments de l'Ouest, qui allaient à Rennes, à Brest où à Vannes pour se faire équiper, et ceux du 69e, qui venaient à Laval pour se faire incorporer, avant d'être réexpédiés ; réservistes qui seront suivis des recrues de la classe 1869. Lorsque le dépôt du 69e quittera Laval début octobre, il aura équipé et mis en route un total de 45 officiers et 3229 hommes ; autant de bouches à nourrir, ce qui ne fut pas, on s'en doute, au détriment du commerce lavallois…

La garde nationale mobile avait été appelée elle aussi à l'activité, le 17 juillet ; mais pour l'heure, elle est encore dans ses foyers et nous en parlerons plus tard.

On improvise, dans la transparence.

Pendant ce temps, l'armée française se met en place. Péniblement, mais dans la plus grande transparence. Grâce à la presse locale, la Mayenne n'ignore rien du déploiement des troupes. Il est probable que l'ennemi non plus d'ailleurs…

Voici d'après les journaux officieux, quelle sera définitivement la composition de l'armée :

Le 1er corps, qui a son état-major à Strasbourg, est commandé par le maréchal Mac-Mahon ; il est composé de quatre divisions d'infanterie et d'une de cavalerie.

Le 2e corps, aux ordres du général de division Frossard, gouverneur du prince impérial, a son état-major à Saint-Avold ; il est composé de l'ex-camp de Châlons, trois divisions d'infanterie et une de cavalerie.

Le 3e corps, qui tient le centre de la position, — état-major à Metz, — est confié au maréchal Bazaine ; quatre divisions d'infanterie et une de cavalerie, armée de Paris et troupes d'Afrique.

Le 4e corps, général de division Ladmirault :

L'Indépendant de l'Ouest du 24 juillet.

L'*Echo de la Mayenne* ne sera pas en reste, qui publiera le 12 août l'ordre de bataille complet de l'armée impériale, avec les numéros des régiments et les noms des généraux.

Dans la transparence et dans la précipitation. Les brigades, les divisions et les corps d'armée étaient des structures qui n'existaient pas en temps de paix. Il fallait donc créer les états-majors et les services nécessaires : parcs d'artillerie, convois d'intendance, service de santé, etc. Pour cela, désigner les personnels les mettre en route, rassembler et acheminer les matériels stockés un peu partout dans les arsenaux.

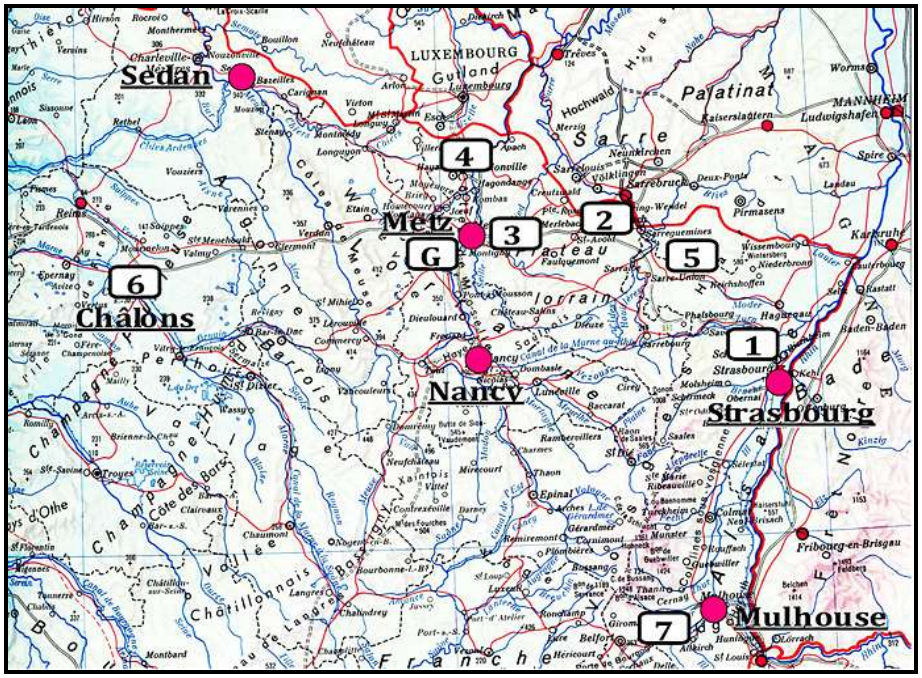
Rien n'est encore définitivement arrêté pour la formation des états-majors généraux d'armée. Rien de plus facile, du reste, que de réunir au grand quartier général ou impérial tous les officiers appelés à en faire partie et de les fractionner ensuite par groupes dirigés par des chefs d'états-majors généraux, qui opéreraient sous la haute direction du major général.

L'Indépendant de l'Ouest du 17 juillet.

Rien n'est encore arrêté, parce qu'il faut dire qu'on a changé deux fois d'organisation au mois de juillet. Le maréchal Niel avait prévu de constituer trois armées, fortes chacune de 3 corps d'armée et commandées par les maréchaux Mac-Mahon (Strasbourg, armée d'Alsace), Bazaine (Metz, armée de Lorraine) et Canrobert (Châlons, armée de réserve) ; la garde impériale et deux corps de réserve (à Belfort et Paris) restant dans la main de l'Empereur, commandant en chef de l'ensemble. Les ordres de mise en place étaient préparés, il restait à écrire à l'encre les noms portés au crayon sur les documents.

Premier changement décidé après la déclaration Gramont du 6 juillet : il sera formé une seule armée « du Rhin » au lieu de trois, avec 8 corps d'armée identiques, à 3 divisions. Tout est à recommencer, en particulier pour l'artillerie, qui doit redistribuer les batteries de ses régiments et réorganiser ses parcs. Dans la précipitation qu'on devine.

Ce travail à peine terminé, nouveau changement : pour consoler les 3 maréchaux, qui ne commandaient plus qu'un corps d'armée, on décide de leur donner une division de plus, en supprimant un des corps d'armée. On aboutit finalement à ce déploiement, celui-là même dont l'*Indépendant de l'Ouest* donnait le détail le 24 juillet.



La pagaille fut à la hauteur des chamboulements. Un auteur parle même de triomphe de l'anarchie. La situation catastrophique qu'il découvre à son arrivée à Metz oblige l'Empereur à abandonner son plan initial, qui était d'attaquer rapidement, pour isoler les Etats d'Allemagne du sud et les inciter à rester neutres. C'est raté et ils vont se ranger aux côtés de la Prusse.

Comme cette mobilisation laborieuse se faisait, de plus, à proximité immédiate de la frontière, l'armée impériale sera battue avant d'avoir pu achever sa mise sur pied de guerre, encore moins sa concentration. Mais de tout cela, on n'avait pas conscience en Mayenne, endormi qu'on était par le discours rassurant et satisfait des médias.

La grande illusion.

Le travail de divisionnement est complet pour les deux corps qui doivent agir les premiers. Ils sont pourvus de leur artillerie, de leur réserve, de leur matériel. L'organisation sera complétée aujourd'hui pour les trois autres corps. Sur notre frontière du nord-est, le nombre des troupes est tellement considérable que les commandants en chef ont prié le ministre de n'expédier de nouveaux renforts qu'après les avoir avisés au moins douze heures à l'avance.

L'indépendant de l'Ouest du 24 juillet.

On notera dans cet entrefilet l'usage qui n'est pas anodin des expressions « *le travail… est complet* », « *les corps… sont pourvus* », « *Le nombre des troupes est tellement considérable…* ».

Le message subliminal qui est ici délivré de façon inconsciente est clair : ce qui devait être fait a été fait ; notre armée est ou va être abondamment pourvue de tout ce qui lui est nécessaire, en hommes et en matériels.

La France, dans l'espace de 16 ans, a fait quatre grandes guerres. Les chefs de notre armée avant d'entreprendre la campagne actuelle qui marquera dans les annales militaires du monde, calculent toutes les chances, supputent toutes les prévisions, et, en mesurant toute l'étendue de leurs forces, font acte de sagesse patriotique, inséparable d'une bonne administration. — *Georges Louis.*

L'armée, c'est une évidence, est entre de bonnes mains. On notera dans cet entrefilet les termes « *calcul* », « *prévision* » et « *sagesse* » associés au portrait de ces chefs qui s'apprêtent à entreprendre une campagne « *qui marquera dans les annales militaires du monde* ».

On ne croyait pas si bien dire !

<<- *Echo de la Mayenne* du 3 août

En fait, on se fait des illusions sur la valeur de nos généraux et on leur attribue généreusement des qualités qu'ils n'ont pas.

Ils sont d'une bravoure personnelle indiscutable : 16 d'entre eux seront tués sur le champ de bataille. Mais ils sont habitués aux campagnes coloniales et n'ont aucune expérience de la conduite d'une division, encore moins d'un corps d'armée.

Il y a bien eu la guerre de Crimée, de 1854 à 1856, mais elle s'est résumée à une guerre de siège devant Sébastopol, et les alliés franco-anglais n'y ont pas particulièrement brillé par leur science manœuvrière ni par le génie de l'organisation.

La campagne d'Italie en 1859, avait été brève et tactiquement assez médiocre.

De plus, ils n'étaient pas tous de première jeunesse : outre le général Bourbaki, qui commande la garde, seuls deux commandants de corps d'armée ont moins de 60 ans.

Frossard
63 ans

Mac-Mahon
62 ans

de Ladmirault
62 ans

Canrobert
61 ans

de Failly
60 ans

Bazaine
59 ans

F. Douay
54 ans

Bourbaki
54 ans

Motif principal de cette foi aveugle en notre invincibilité : la supériorité indiscutable du fusil chassepot, qui porte plus loin que son homologue prussien. « *Les Prussiens seront massacrés* », c'est sûr ! Celui à qui on prête ce propos n'est autre que l'ancien attaché militaire français à Berlin ; une référence !

Le colonel Stoffet *affirme* que les Prussiens éprouveront la plus douloureuse déception en constatant un fait qu'ils ignorent : c'est que le chassepot porte à 200 pas plus loin que le fusil à aiguille. La proportion est de 6 à 4. Il croit que les Prussiens seront massacrés avant de pouvoir nous aborder. Il dit *que ce fait est hors de doute et que c'est une des raisons qui ont fait décider la guerre á Paris.*

L'indépendant de l'Ouest du 20 juillet

Parmi les thèmes récurrents : l'incapacité des Prussiens à nous atteindre avec leur fusil qui tire trop court. La presse multiplie les anecdotes comme celle-ci et on s'en gargarise. Dans une totale inconscience du rôle prépondérant de l'artillerie sur un champ de bataille moderne. Au fait, d'ailleurs, notre artillerie ? Silence pudique : on n'en parle jamais.

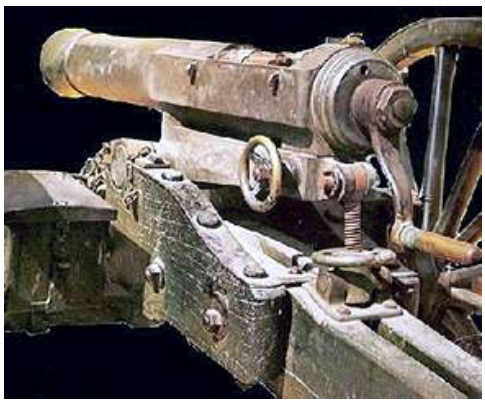
Echo de la Mayenne du 27 juillet ->>

Un des soldats français, invité par son officier à faire l'essai de ses armes sur l'ennemi, a visé la sentinelle badoise. Le coup traverse le Rhin et l'Allemand tombe. Le poste attaqué veut riposter; mais toutes les balles tombent dans l'eau, sans atteindre la rive française. Ce fait, qui démontre la supériorité de nos armes, a produit chez nous et à l'étranger une profonde impression.

Peut-être parce que nous avons l'arme absolue : les mitrailleuses, inventées par le colonel de Reffye. Elles étaient effectivement une nouveauté, redoutable pour l'infanterie adverse. Mais personne n'en connaissait l'usage. Payées sur la cassette personnelle de l'Empereur et non pas sur le budget de la guerre, elles avaient été fabriquées dans le plus grand secret et stockées à Vincennes. Le colonel de Reffye dut faire la tournée des corps d'armée pour en expliquer le maniement aux artilleurs, qui ne surent pas trop comment l'employer.

A l'armée, on est de plus en plus enchanté de l'armement. Chassepots et mitrailleuses promettent des merveilles. On compte beaucoup sur ce dernier engin, « qui est d'une précision et en même temps d'une facilité d'exécution incroyable.

L'Indépendant de l'Ouest du 3 août



A 1,500 mètres elles tirent avec une justesse mathématique. A 3,000 mètres on peut détruire un bataillon ennemi, et cela en 5 minutes. Il leur faut une minute pour être en batterie, et comme les pièces d'artillerie ordinaires exigent 3 minutes pour cela, il en résulte qu'on peut tuer, avant qu'elles soient en position, les servants et l'attelage de ces pièces et avec quelques cavaliers s'en emparer sans le moindre danger.

L'indépendant de l'Ouest du 3 août

Du coup, on ne s'étonne pas d'apprendre que les Prussiens, conscients de leur faiblesse, adoptent une posture défensive. Ce que contredisent pourtant les nombreuses incursions en territoire français de patrouilles ennemies, en particulier de uhlans. La presse qui s'en fait l'écho, met l'accent sur les exploits de notre propre cavalerie, qui repousse avec vigueur toutes ces tentatives. Ce faisant, on ne voit pas que l'ennemi ne fait que recueillir du renseignement, renseignement que l'on ne songe pas un seul instant, pour notre part, à aller chercher.

LAVAL, le 23 Juillet 1870.

Nouvelles de la guerre.

22 juillet.

Un voyageur arrivé de Mayence annonce que les troupes prussiennes ont évacué cette ville ainsi que Cologne.

Elles occupent Coblentz et la ligne du Rhin.

L'ensemble de leurs mouvements indique un plan défensif.

Le bruit à couru en Bourse que deux frégates prussiennes avait été coulées bas par des vaisseaux français dans la mer du Nord.

On annonce que les Prussiens, qui avaient d'abord semblé masser leurs troupes entre le Luxembourg et le Palatinat, paraissent maintenant se retirer et se concentrer entre les forteresses de Coblentz et de Mayence.

Uhlan, cavalier emblématique de cette guerre

<<- *Echo de la Mayenne* du 24 juillet

Et comme on ne doute de rien, la guerre sera brève et victorieuse, et on se propose déjà de la relater en 320 pages, à raison de 8 pages, 3 fois par semaine. 40 livraisons suffiront, « *à moins que les événements ne nous obligent à augmenter son format* »… Cet encart publicitaire disparaîtra curieusement des périodiques mayennais à la fin du mois d'août.

40 Livraisons de 8 pages grand in-8° publiées au fur et à mesure des nouvelles officielles.

HISTOIRE POPULAIRE ILLUSTRÉE DE LA GUERRE DE PRUSSE

6 FRANCS SANS PRIME

8 FRANCS AVEC PRIME (Plan du Théâtre de la guerre)

Dure, mais inflexible nécessité des temps présents, la *guerre contre la Prusse* répond au sentiment de *tous les bons Français ; elle est éminemment populaire*. Nous entreprenons de raconter cette lutte gigantesque dans toutes ses péripéties, dans tous ses détails. En annonçant cette publication, nous croyons satisfaire au vœu général. C'est un véritable MONUMENT NATIONAL que nous voulons élever à la gloire de cette *noble armée française*, que tout le pays va suivre de ses souhaits ardents, et où nous comptons tous un parent, un ami, un frère !!!

L'Histoire populaire illustrée de la guerre de Prusse se composera de 40 livraisons grand in-8° de 8 pages de texte, paraissant au fur et à mesure des nouvelles officielles.

Elle sera ornée de nombreuses illustrations, plans, vues, tableaux de batailles et de combats portraits, de généraux, etc., dus au crayon de nos premiers artistes.

Ce n'est point un journal au jour le jour que nous publions ; c'est un LIVRE dont chaque page aura son actualité frappante, — une HISTOIRE qui restera, et où la plume et le crayon prendront tour à tour la parole. C'est la seule publication possible en présence de la loi nouvelle.

Notre ouvrage formera ainsi (à moins que les événements ne nous obligent à augmenter son format), un magnifique volume de 320 pages, tiré sur papier *de luxe*, malgré son extrême bon marché qui le met à la portée de tous les bons citoyens, de tous les *cœurs vraiment patriotes*.

Pour les 40 livraisons, formant 320 pages, grand in-8°, à partir du jeudi 28 juillet le prix est de 6 francs seulement (*envoi franco*).

Pour souscrire, adresser la somme de SIX FRANCS en mandat de poste, à M. le directeur de l'histoire de la guerre de Prusse, 21, rue des Capucins, à Lyon (Rhône). — PRIMES : En ajoutant 2 fr. (8 francs au lieu de 6), on a droit à un TRÈS-BEAU PLAN DU THÉATRE DE LA GUERRE (Est de la France, Prusse rhénane, Allemagne, etc.), actuellement en cours d'exécution, et qui sera adressé *franco* par toute la France, dès le début des hostilités, et en outre à une douzaine d'épingles-drapeaux, également expédiées *franco*.

Les hostilités commencent.

Le 2 août, la France a enfin pris l'offensive, à Sarrebruck. La dépêche télégraphique diffusée par la préfecture est assez sobre ; l'*Echo de la Mayenne* du 7 août enjolivera les choses et en rajoutera un peu.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Le* PRÉFET *de la Mayenne a reçu du Ministre de l'Intérieur la dépêche télégraphique suivante :

Metz, 3 Août, 12 h.

Hier une batterie de mitrailleuses a été mise en position sur les hauteurs de Saarbruck. Un peloton ennemi qui défilait sur le chemin de fer de la rive droite, à une distance de 1,600 mètres, fut dispersé en un clin d'œil par les mitrailleuses et laissa la moitié de ses hommes par terre.

Un second peloton se hasardant de nouveau sur la même ligne a subi le même sort. Dès lors personne n'osa plus passer sur le chemin de fer.

Parmi les prisonniers prussiens, se trouvent plusieurs volontaires appartenant à des familles aisées. Interrogés, ils ont convenu de la supériorité du fusil français sur le fusil prussien.

De son côté, le Maréchal Bazaine a eu un engagement avec des tirailleurs ennemis. Plusieurs Prussiens ont été tués ; aucun des nôtres n'a été blessé.

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, rue du Lieutenant. Août 1870.

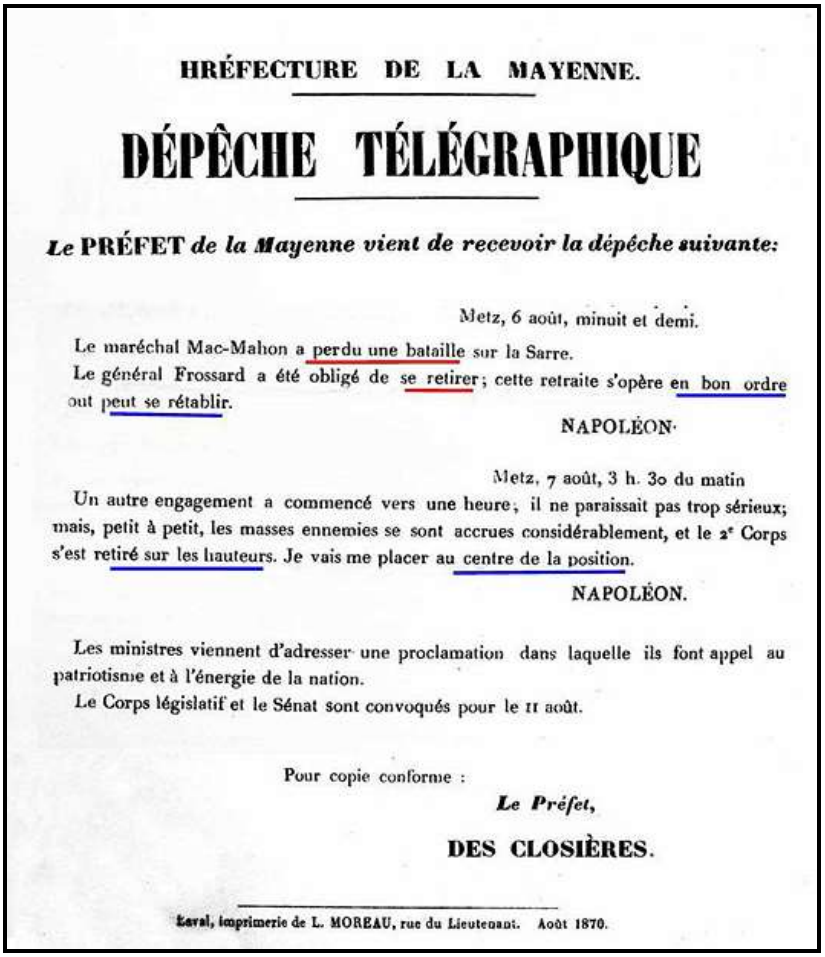
L'Empereur s'était bien rendu compte de l'état réel de l'armée et il avait renoncé à tout projet d'envergure. Mais cette offensive avait été imposée par le gouvernement, lui-même poussé par une opinion publique parisienne qui s'impatientait. Les escarmouches entre patrouilles ne suffisaient plus, on voulait du consistant. On s'était donc résigné à cette action, menée par le 2e corps d'armée, d'amplitude très limitée et sans but bien précis.

Les Prussiens, qui avaient ordre de ne pas résister trop longtemps, se replièrent au bout d'une heure ou deux et on ne songea même pas à les poursuivre. Comme l'affaire s'était déroulée en présence du prince impérial, on s'était empressé de la médiatiser.

Ci-contre : le prince impérial (1856-1879), en uniforme de sous-lieutenant. Il avait 14 ans…

Premières inquiétudes.

Les premier nuages arrivent avec les dépêches diffusées au matin du 7 août. Nous aurions subi des revers : *Mac-Mahon a perdu une bataille - Frossard a été obligé de se retirer* ; ce qui n'est pas un signe de victoire.



HRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Le PRÉFET *de la Mayenne vient de recevoir la dépêche suivante:*

Metz, 6 août, minuit et demi.

Le maréchal Mac-Mahon a perdu une bataille sur la Sarre.
Le général Frossard a été obligé de se retirer; cette retraite s'opère en bon ordre ont peut se rétablir.

NAPOLÉON.

Metz, 7 août, 3 h. 30 du matin

Un autre engagement a commencé vers une heure; il ne paraissait pas trop sérieux; mais, petit à petit, les masses ennemies se sont accrues considérablement, et le 2e Corps s'est retiré sur les hauteurs. Je vais me placer au centre de la position.

NAPOLÉON.

Les ministres viennent d'adresser une proclamation dans laquelle ils font appel au patriotisme et à l'énergie de la nation.
Le Corps législatif et le Sénat sont convoqués pour le 11 août.

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, rue du Lieutenant. Août 1870.

Mais qu'on se rassure : rien de bien grave : *La retraite s'opère en bon ordre - Tout peut encore se rétablir - L'Empereur se place au centre du dispositif*. Pour faire ressortir la tonalité du message, les mauvaises nouvelles sont soulignées en rouge, les motifs à se rassurer en bleu.

L'Echo de la Mayenne du même jour, qui ouvrait sur le récit avantageux de l'affaire de Sarrebruck, signale deux colonnes plus loin, puis à la page suivante, dans la rubrique « Dernières nouvelles » un engagement assez important, qui se serait déroulé à Wissembourg le 5 août. Le général Douay a été tué.

6 août.

On écrit de Wissembourg :

« Trois régiments de la division du général Douay et une brigade de cavalerie légère ont été attaqués à Wissembourg par des forces considérables massées dans les bois qui bordent la Lauter. Ces troupes ont résisté pendant plusieurs heures aux attaques de l'ennemi, puis se sont repliées sur le col du Pigeonnier qui commande la ligne de Bitche.

« Le général Douay (Abel) a été tué. Une de nos pièces, dont les chevaux avait été tués et l'affût brisé, est tombée au pouvoir de l'ennemi.

« Les derniers mots de la dépêche annoncent que le maréchal Mac-Mahon concentre ses troupes sur ce point.

« Un bruit qui circule à la dernière heure, et qui paraît venir de bonne source, apprend qu'en effet les forces du maréchal sont engagées en ce moment depuis midi devant Wissembourg. »

DERNIÈRES NOUVELLES.

Paris, 6 août 1870.

Journal officiel.—Les troupes françaises qui, au nombre de 7 à 8,000 soldats, ont été engagées le 5 août devant Wissembourg, ont eu affaire à deux corps d'armée, parmi lesquels se trouvaient des troupes d'élite appartenant à la garde prussienne; malgré l'infériorité du nombre, nos régiments ont résisté, pendant plusieurs heures, avec un héroïsme admirable et, lorsqu'ils se sont repliés, les pertes de l'ennemi étaient si considérables, qu'il n'a pas osé les suivre.

Echo de la Mayenne du 7 août.

On ne connaîtra que bien plus tard, le 12 août, le détail des combats qui se sont déroulés. En fait, Mac-Mahon et Frossard ont bel et bien été battus. Alors on préfère mettre en avant l'héroïsme, indiscutable et réel de nos soldats : « *Nos régiments ont résisté… avec un héroïsme admirable et, lorsqu'ils se sont repliés, les pertes de l'ennemi étaient si considérables, qu'il n'a pas osé les suivre* ».

Le prince Frédéric-Guillaume de Prusse contemplant le corps du général Abel Douay, par Anton von Werner, 1888.

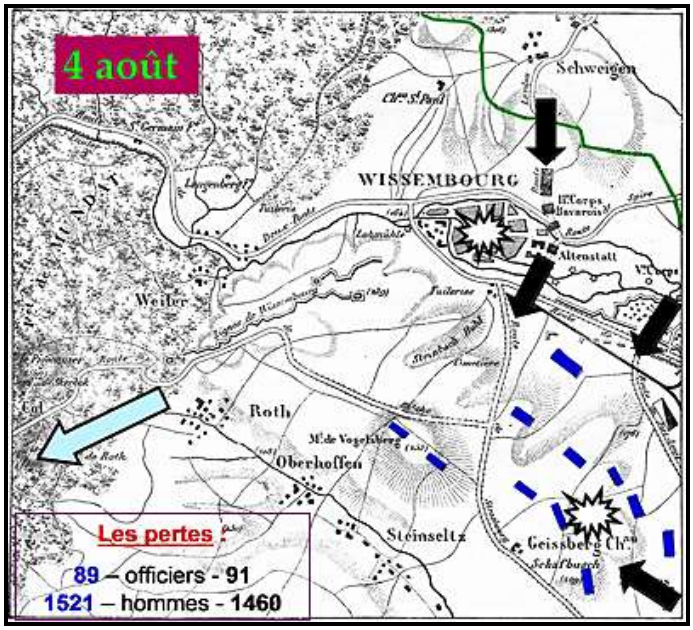
Le général Douay fut le premier des 16 généraux français tués sur le champ de bataille pendant cette guerre ; il était le frère du commandant du 7e corps d'armée.

Ce premier combat s'est déroulé à Wissembourg, le 4 août et non le 5.

Le premier obus prussien est tombé sur la ville vers 8 h15 heures ; il était parti du village de Schweigen, à 2 km en retrait de la frontière toute proche (ligne verte). Une reconnaissance de notre cavalerie, le matin même, n'avait rien vu. Elle n'avait pas dû aller bien loin…

Car du côté prussien : il y avait pourtant 3 corps d'armée, qui ne pourront même pas se déployer en entier, faute de place. Du côté français : une division incomplète, arrivée la veille. On s'est battu dans la ville, puis sur les hauteurs du Geisberg, au sud.

Les pertes sont affichées en bleu à gauche pour les Français, en noir à droite pour les Prussiens



Parmi les défenseurs, mentionnons les « turcos » du 1er régiment de tirailleurs algériens. Ils impressionneront fortement les Prussiens, puis se replieront en bon ordre, avec l'intégralité de leur matériel, mais en ayant perdu 18 officiers et 518 hommes.

Petite digression pour signaler que les paroles de la *Marche des tirailleurs* s'inspirent très directement des nombreux épisodes de cette guerre de 1870, au cours de laquelle les 3 régiments de tirailleurs algériens se sont particulièrement distingués :

Six canons balayaient la plaine,
Crachant la mort sur nos lignards ;
Mes enfants dit le capitaine,
Faites-moi taire ces braillards
Cette réplique étant très nette,
Les Turcos froncent les sourcils,
Et au bout de leur fusil,
Ils ajustent leur baïonnette !

Mais ce n'est pas là le seul apport de cette guerre à l'imaginaire militaire français.

Dans l'après-midi du 7 août, le ciel s'obscurcit nettement et on admet que la bataille perdue par Mac-Mahon est un sérieux échec.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Le **PRÉFET** *de la Mayenne vient de recevoir la dépêche suivante :*

Metz, 7 août 1870, 12 heures 25 du soir.

Le Maréchal Mac-Mahon a éprouvé un sérieux échec à Reischeffen : il se replie et couvre Nancy. Les troupes qui sont autour de Metz sont dans d'excellentes dispositions. Ce matin trois corps d'armée tout entiers n'avaient pas encore donné.

Les pertes de l'ennemi sont très-considérables et ralentissent la marche.

L'épreuve est sérieuse, mais elle n'est pas au-dessus des efforts de patriotisme de la nation.

Il n'est pas possible de préciser le chiffre de nos pertes.

Le mouvement de retraite et de concentration s'accomplit. Le Général Coffinières organise la défense.

Correspondance du quartier Général.

Metz, 7 août, 6 heures du matin.

Dans l'affaire devant Forbach il n'y a eu que le 3e corps engagé.

Les corps des généraux Ladmirault et Failly ainsi que la garde n'ont pas combattu.

A cinq heures les Prussiens semblaient repoussés et renoncer à l'attaque; mais un nouveau corps arrivant de Werden sur la Sarre obligea le général Frossard à se retirer.

Metz, 11 h.

Les troupes se concentrent sans difficulté. Les régiments engagés dans la journée d'hier étaient au nombre de 12, plus 3 bataillons de chasseurs.

NAPOLÉON.

Pour copie conforme :

CHEVANDIER DE VALDROME

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, rue du Lieutenant. Août 1870.

Mais on compense immédiatement par des nouvelles plus rassurantes :

- Il se replie certes, mais il couvre Nancy.
- 3 corps d'armée entiers n'ont pas encore donné.
- les pertes de l'ennemi sont considérables.
- les mouvements prévus s'accomplissent

Bref : on maîtrise ! Bel exemple de mise en œuvre de la méthode Coué.

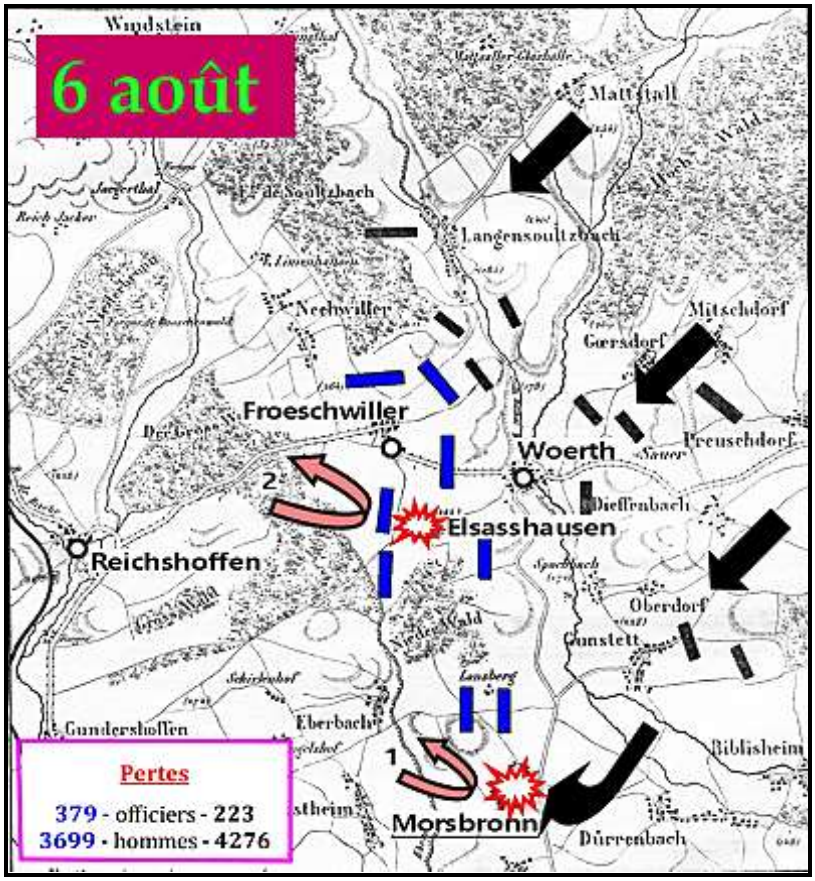
Voyons plutôt ce qui s'est réellement passé.

6 août : Reichshoffen, bataille qui mérite qu'on s'y arrête un instant, à un double titre.

D'abord, à cause du nom :

- Froeschwiller pour les Français, Woerth pour les Prussiens
- Reichshoffen quand on évoque les charges des cuirassiers.

Ce dernier nom vient du fait que les cuirassiers en question stationnaient à Reichshoffen avant d'être engagés. Il y eut en réalité deux charges :



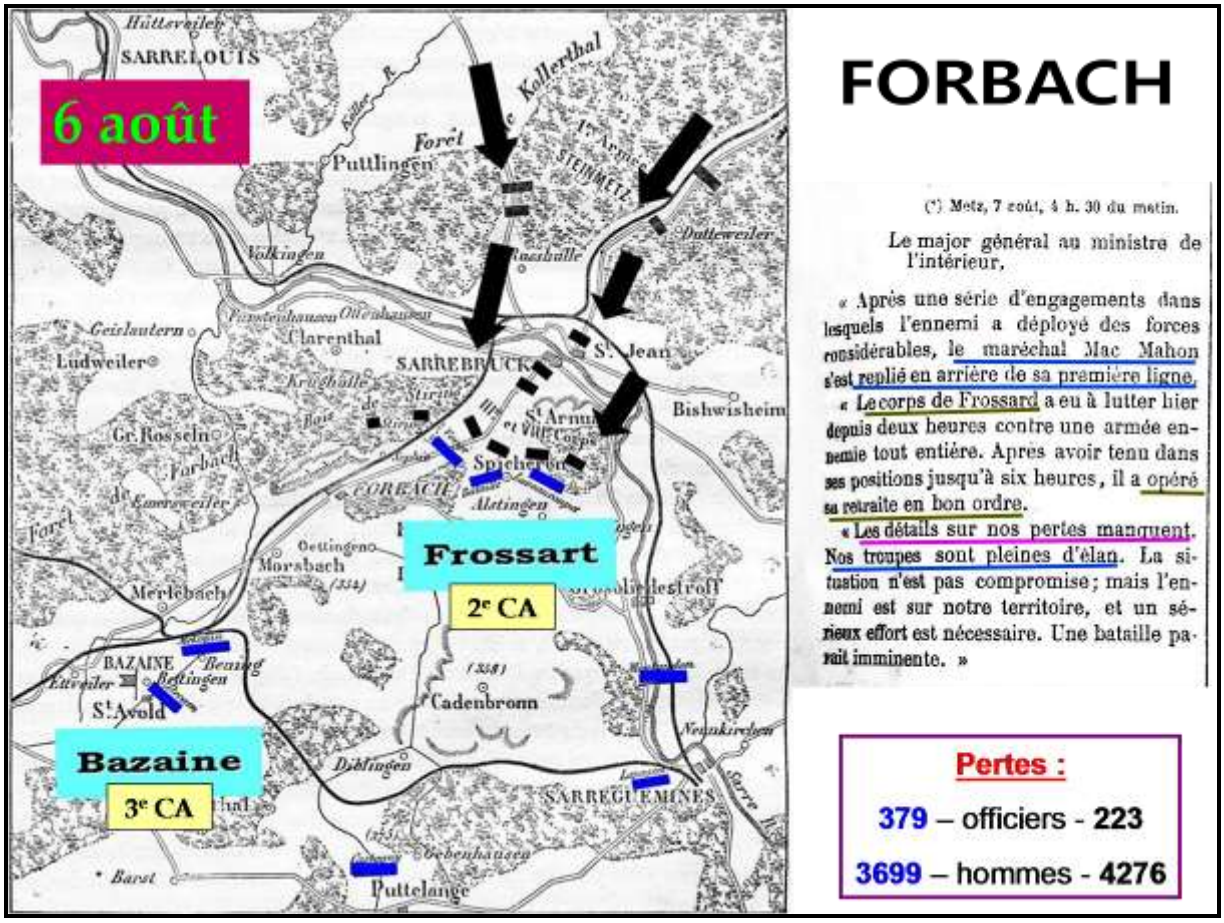
La première vers 12 h 30 sur le village de Morsbronn, au sud du champ de bataille, pour donner à une division à court de munitions le temps de se dégager. Exécutée par la brigade Michel : 8° et 9° cuirassiers et 6° lanciers.

Un désastre, immortalisée par un tableau, dont il existe deux versions, avec ou sans la charrette qui barrait la rue principale.

La seconde charge a eu lieu à 15 h 15 sur Elsasshausen, alors que la bataille était perdue et qu'on voulait se donner un peu d'air, pour se replier. Les quatre régiments de la division de Bonnemains y furent quasiment anéantis, en vain là aussi.

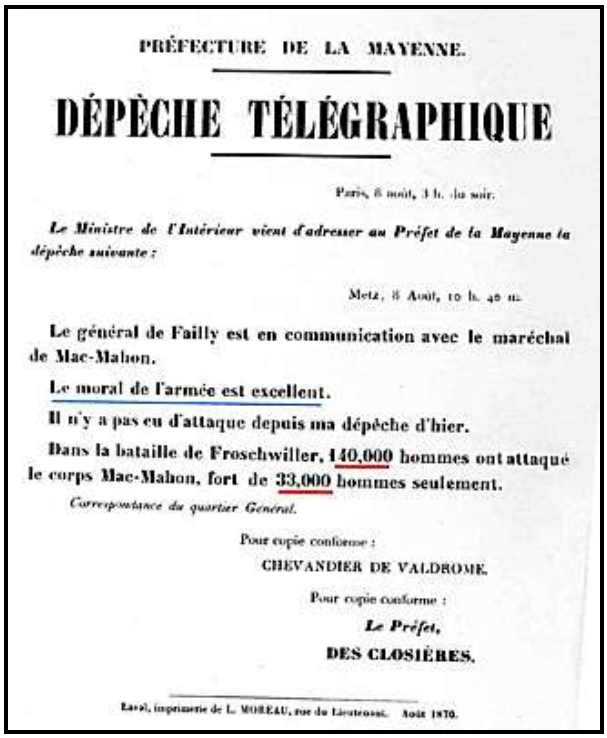
Detaille : *la charge du 9e cuirassiers à Morsbronn*

Forbach. Le même 6 août, le 2e corps du général Frossard recevait le choc de la 1ère armée prussienne et se faisait refouler de Sarrebruck, sous le regard indifférent de Bazaine dont le 3e corps, pourtant à portée, n'était pas intervenu.



Les dépêches du grand quartier général montrent qu'en fait, on n'avait qu'une idée très vague de ce qui se passait réellement. On pouvait donc sans trop de mauvaise foi diffuser des nouvelles rassurantes. Au moins, on ne pourra pas accuser le haut commandement de catastrophisme. Ce ton résolument optimiste va se maintenir envers et contre tout et on continue à se bercer d'illusions. « *Le moral de l'armée est excellent* ». Enfin, c'est ce qu'on veut bien croire…

Il y a quand même une information dont on ne perçoit pas ce qu'elle a d'accablant : « *33 000 hommes de Mac-Mahon ont été attaqués par 140 000 ennemis* ». Parce que laisser un combat s'engager dans de telles conditions n'est pas vraiment à l'honneur du commandement : l'art de la guerre voudrait que l'on n'accepte le combat qu'en situation de force et qu'on s'esquive dans le cas contraire. Encore faut-il être bien renseigné sur l'adversaire, ce qui n'a jamais été le cas de l'armée impériale.



PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Paris, 8 août, 11 h. du soir.

Le Ministre de l'Intérieur vient d'adresser au Préfet de la Mayenne la dépêche suivante :

Metz, 8 Août, 10 h. 40 m.

Le général de Failly est en communication avec le maréchal de Mac-Mahon.

Le moral de l'armée est excellent.

Il n'y a pas eu d'attaque depuis ma dépêche d'hier.

Dans la bataille de Froschwiller, 140,000 hommes ont attaqué le corps Mac-Mahon, fort de 33,000 hommes seulement.

Correspondance du quartier Général.

Pour copie conforme :

CHEVANDIER DE VALDROME.

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, rue du Lieutenant. Août 1870.

Cet aspect des choses n'avait pas échappé au rédacteur de *l'Indépendant de l'Ouest*, qui se posait les bonnes questions, dans son éditorial du 10 août : « *Mais que faisaient nos autres corps d'armée ?... Quelles dispositions avaient donc été prises par l'état-major général ?... Comment s'expliquer qu'ils aient eu à lutter à 1 contre 6 ?* ». Ce sera toutefois la seule note discordante.

LAVAL, 9 AOUT 1870.

La journée de dimanche a été une journée de deuil pour notre ville, comme elle l'a été pour la France entière. La douleur et la consternation étaient peintes sur tous les visages. Les dépêches qui nous étaient communiquées par la Préfecture nous annonçaient que le corps d'armée du maréchal Mac-Mahon avait été battu près de Reichshoffen par le prince royal de Prusse, et que le général Frossard, après avoir tenu, près Forbach, pendant quatre heures contre une armée ennemie tout entière, avait été obligé de battre en retraite. Enfin, la proclamation de l'Impératrice, la nouvelle de la convocation des Chambres, la mise de Paris en état de siége, l'appel dans la garde mobile de tous les citoyens âgés de moins de trente ans, a produit dans tous les esprits la plus vive et la plus pénible émotion.

On se demandait quelle pouvait être la cause des échecs successifs de notre armée. Aujourd'hui, nous le savons. Mac-Mahon a été écrasé à Reichshoffen, comme l'a été le général Douay à Wissembourg, par des forces cinq ou six fois supérieures à celles dont il pouvait disposer.

Mais alors que faisaient donc nos autres corps d'armée ? Se trouvaient-ils dans l'impossibilité de porter secours à nos troupes engagées ? Quelles dispositions avaient donc été prises par l'état-major général ? Comment s'expliquer que, dans trois batailles successives, nos braves et héroïques soldats aient eu à lutter dans la proportion de 1 contre 6 ?

L'avenir nous dira à qui attribuer les causes de ces désastres.

L'Indépendant de l'Ouest du 10 août.

Signalons quand même que plus tard, la délégation de Tours prendra une mesure radicale contre ce genre de comportement : « *Tout commandant d'une troupe qui aura délibérément engagé le combat avec un ennemi qu'il savait être supérieur, ou qui se sera laissé surprendre par un ennemi dont il ne soupçonnait pas la présence, sera traduit en cour martiale* ».

On ne demandait qu'à être réassurés.

En attendant, les nouvelles entretiennent l'opinion dans une douce quiétude : le 9 août, l'armée est concentrée et Bazaine est à la manœuvre.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Laval, 9 août, à h. 30.

Le PRÉFET *de la Mayenne vient de recevoir la dépêche suivante :*

Metz, 9 août, 8 h. 55, matin.

L'Armée est en grande partie concentrée en avant de Metz ; le maréchal Bazaine a la direction des opérations.

Le corps du général Frossard se retire en bon ordre sur Metz.

La nuit a été calme.

L'Empereur vient de se rendre au quartier du maréchal Bazaine.

Correspondance du quartier Général.

Le Ministre de l'intérieur au PRÉFET *de la Mayenne.*

Je vous transmets les dépêches du Quartier général, au fur et à mesure que je les reçois.

Les retards qu'elles éprouvent parfois, proviennent de ce que les lignes télégraphiques sont encombrées par les dépêches envoyées du ministère de la Guerre, et de la Marine.

Prévenez-en les populations.

Pour copie conforme :
CHEVANDIER DE VALDROME

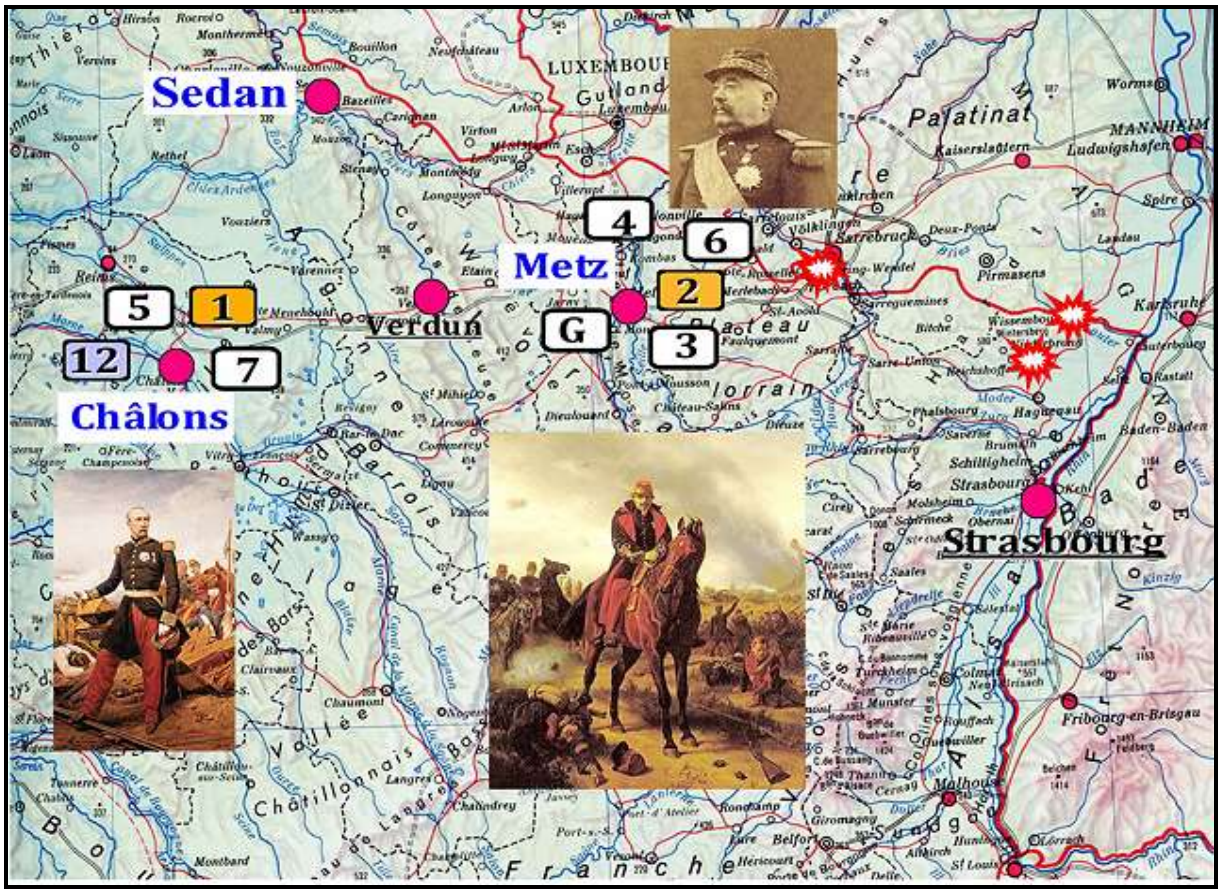
Pour copie conforme :
Le Préfet,
DES CLOSIÈRES.

Le maréchal Bazaine.

Ce maréchal jouissait alors dans l'opinion publique d'un prestige que rien ne justifiait. Sinon, peut-être, la disgrâce partielle dont il avait fait l'objet après son retour du Mexique; ce qui suffisait à en faire une victime du régime. Il va être investi le 12 août du commandement en chef de l'armée du Rhin, sur ordre du gouvernement et de l'Impératrice, pour remplacer Napoléon III physiquement trop diminué par la maladie (il ne pouvait même plus monter à cheval).

Après les échecs du 6 août, on se réorganise. Tandis que Bazaine conserve quatre corps d'armée et la garde autour de Metz, Mac-Mahon est chargé de reconstituer une autre armée au camp de Châlons, avec les 3 corps qui se replient d'Alsace, et des régiments de marche créés au moyen de bataillons tirés des dépôts. Pour tromper l'ennemi, on numérote les nouveaux corps d'armée à partir de 12, au lieu de 8 …

Le sort de l'armée impériale va se jouer là, dans le triangle Châlons, Metz, Sedan.



L'armée impériale se scinde en deux : l'armée de Metz (Bazaine) et l'armée de Châlons (Mac-Mahon). L'Empereur, malade et indésirable à Metz, se met à la suite de l'armée de Châlons.

Pour l'instant, on est bien embarrassé. Que faire ? La sagesse conseille de regrouper toutes les forces disponibles pour défendre la capitale. Ce à quoi on finit par se résoudre et, avant de quitter Metz pour Châlons, l'Empereur donne ordre à Bazaine d'y diriger son armée, en prenant la route de Verdun. On sait que Bazaine fera tout pour saboter ce plan et n'aura de cesse de s'enfermer dans Metz, dans l'espoir pense-t-on d'y attendre tranquillement la fin de la guerre.

De ce fait, le destin de l'armée de Châlons était scellé. Envoyée après bien des hésitations à la rencontre de l'armée de Metz, elle sera refoulée sur Sedan par les Prussiens, traînant avec elle un Napoléon III malade, bagage encombrant, devenu indésirable partout et qui n'avait plus aucune prise sur le cours des événements.

Mais n'allons pas trop vite et revenons en Mayenne.

L'inquiétude causée par la nouvelle des revers subis par Mac-Mahon et par Frossard n'avait pas duré. Comme le dit Emile Moreau dans ses carnets de guerre, on ne demandait qu'à être rassuré et le ton

résolument optimiste des dépêches télégraphiques et des articles reproduits par la presse locale, va entretenir l'illusion. Les pertes ennemies sont systématiquement exagérées, les nôtres sont minorées et on concentre le discours sur tous les détails positifs, quitte à les inventer : tout va bien, dormez en paix !

On lit dans *Paris-Journal :*

Grâce au ciel le deuil est moindre qu'on ne le croyait.

Aucun corps d'armée n'est anéanti. Le plus maltraité de tous, celui du général Frossard, est encore en état de faire face à l'ennemi.

Celui de Mac-Mahon a peu souffert en comparaison de ce qu'il a fait souffrir aux Prussiens.

Nous n'avons pas perdu plus de 20,000 hommes en tout, et l'ennemi en a perdu plus de 70,000.

A l'anxiété du premier moment, a fait place le patriotisme et la résolution. Nous sommes près de neuf millions de soldats pour faire respecter le sol de la patrie !

Echo de la Mayenne du 10 août.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Laval, 10 août

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur les dépêches suivantes :

Paris, 10 août, 11 h. 55 du matin.

L'Empereur est allé visiter les cantonnements de l'armée. Depuis 48 heures les approvisionnements affluent sur les points de concentration.

Le matériel de l'artillerie augmente chaque jour. Les soldats sont pleins d'entousiasme et attendent le signal de l'action.

Paris, 10 août, 2 h. 25.

Midi. — Paris est tranquille.

Paris, le 10 août, 2 h. 45.

La journée et la nuit ont été calmes à Strasbourg.

On a continué à prendre toutes les mesures défensives nécessaires.

Pour copie conforme :

CHEVANDIER DE VALDROME.

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

LAVAL, le 9 Août 1870.

LA GUERRE.

Le canon a parlé. La force matérielle a établi son règne. La pensée épouvantée s'enfuit. Les arts et les lettres se cachent dans l'ombre et la paix a cessé d'abriter de ses ailes bienfaisantes le monde européen. Tous ces maux sont nés de l'entêtement d'un vieux sergent prussien qui s'assied sur le velours.

Les Prussiens ne font pas la guerre en hommes, mais en barbares. Ils ne connaissent d'autre tactique que le nombre. Ce n'est pas une bataille, mais un écrasement ; pas une lutte, mais un étouffement. Toujours la force matérielle ! Ils se jettent comme des troupeaux sur l'ennemi inférieur et le pulvérisent par leur poids. Ils ressemblent à un géant qui s'élancerait sur un enfant et l'ayant anéanti, s'écrierait victoire et voudrait faire admirer sa valeur et son adresse.

On commence quand même à se rendre compte que les Prussiens nous sont, au moins matériellement, supérieurs. A la loyale, à un contre un, pas de problème, on est les meilleurs. Mais là… Douloureuse surprise : la guerre moderne n'est pas un tournoi de chevalerie.

Dans article de *l'Echo de la Mayenne* reproduit ci-contre , sont soulignés :

- en rouge les termes associés aux Prussiens : « *canons, barbares, nombre, force matérielle, géant* » ;
- en bleu ceux implicitement dédiés aux Français : « *pensée, arts, lettres, paix, enfant* ».

La technique de communication est là, indéniable…

Cela dit, c'est le même éditorialiste qui, on s'en souvient, soulignait le 17 juillet la confortable équivalence des forces prussienne et française…

L'*Indépendant de l'Ouest* n'est pas en reste et publie à la même époque une lamentation de la même eau.

On augmente les effectifs.

On se rendait compte à Paris que tout n'allait pas aussi bien qu'on voulait le croire et on commença à se préoccuper de combler les pertes et d'augmenter les effectifs.

D'une part, par des lois et des décrets appelant à l'activité diverses catégories de citoyens.

Outre le caractère confus et ambigu des mesures, il ne semble pas qu'elles aient eu un impact immédiat considérable et je n'en dirai rien de plus.

Loi du 10 août 1870 :

Art. 2 – Tous les citoyens ***non mariés ou veufs sans enfants***, ayant 25 *ans accomplis et moins de 35 ans,* qui ont satisfait à la loi du recrutement et qui ne figurent pas sur les contrôles de la garde mobile, **sont appelés sous les drapeaux** pendant la durée de la guerre.
L'autorité militaire prendra d'urgence les mesures nécessaires pour qu'ils soient dirigés immédiatement sur les différents corps de l'armée.

D'autre part, en activant la mise sur pied de **la garde nationale mobile** ; dont on voulait se servir pour créer des régiments provisoires. Elle avait été appelée officiellement à l'activité par la loi du 17 juillet, mais elle était restée jusque là dans ses foyers.

Un décret du 12 août ordonna de la rassembler immédiatement et le préfet convoqua pour le lundi 15 août avant midi, respectivement à Laval, Mayenne et Château-Gontier, les mobiles des classes 1865 à 1869. Ces rassemblements se firent, selon la presse locale, dans un climat de manifestations patriotiques, la compagnie d'Ernée arrivant à Laval musique et drapeau en tête.

Il fallait faire confectionner localement et séance tenante les uniformes :

Blouse bleue avec ceinture en cuir

Galon rouge en croix sur la manche

Sac en toile

Képi

Dites-moi si vous pouvez vous procurer ces effets chez vous en trois ou quatre jours.

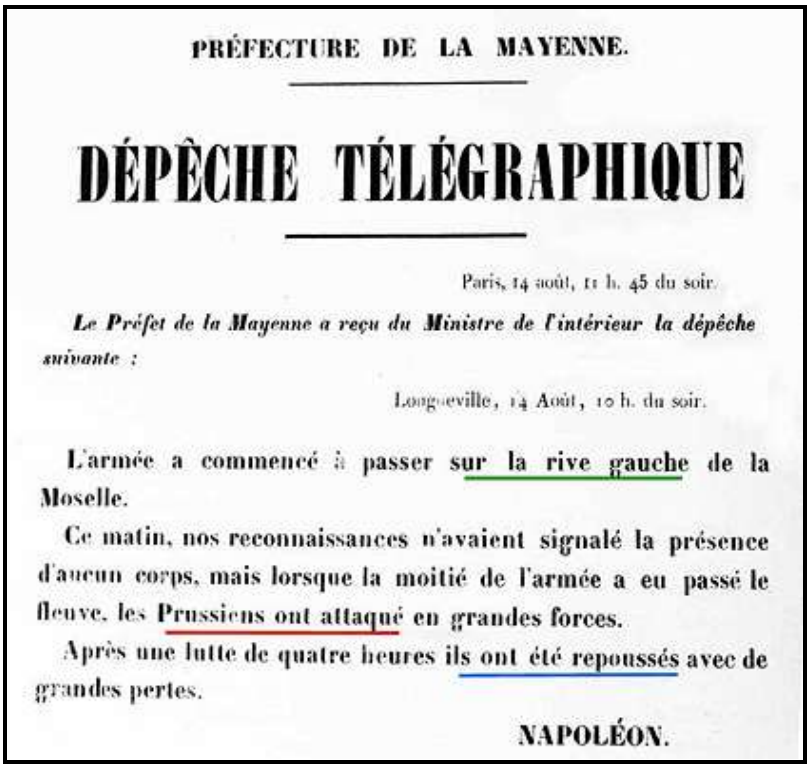
Circulaire ministérielle du 12 août

Tout bénéfice assurément pour l'artisanat local, car ce sont au total **7795 Mayennais** qui avaient été versés dans « la mobile ».

Nous en resterons là, car ils n'interviendront pas dans la suite des événements du mois d'août.

Les combats ont repris.

Le 15 août au matin, les dépêches télégraphiques signalent une reprise des combats, une semaine après les premiers revers. Disons tout de suite que les informations qui seront distillées par Metz ne vont donner qu'une version très édulcorée des événements.



PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Paris, 14 août, 11 h. 45 du soir.

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur la dépêche suivante :

Longueville, 14 Août, 10 h. du soir.

L'armée a commencé à passer sur la rive gauche de la Moselle.

Ce matin, nos reconnaissances n'avaient signalé la présence d'aucun corps, mais lorsque la moitié de l'armée a eu passé le fleuve, les Prussiens ont attaqué en grandes forces.

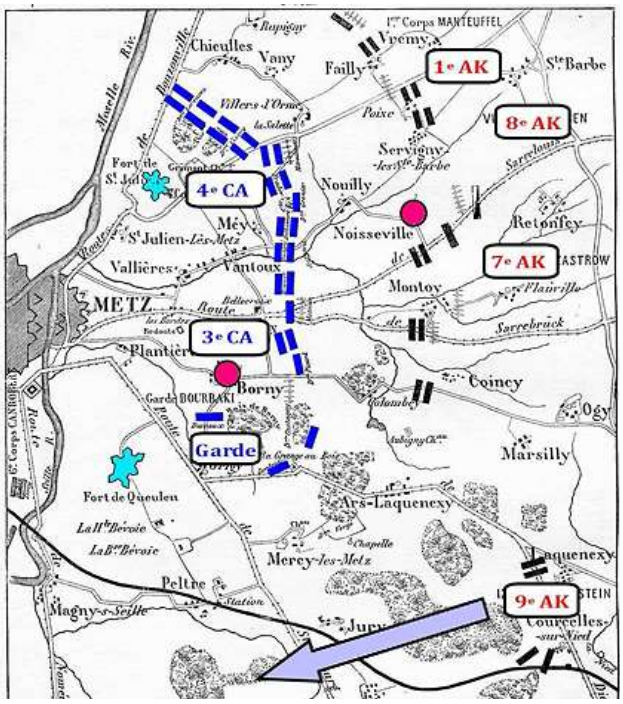
Après une lutte de quatre heures ils ont été repoussés avec de grandes pertes.

NAPOLÉON.

Le passage sur la rive gauche de la Moselle évoqué ici, indique le début de l'exécution du plan consistant à regrouper à Châlons la totalité de l'armée. Le combat qui s'était déroulé le 14 août était celui de Borny.

14 août : Borny.

Vers midi, les deux corps d'armée qui n'avaient pas encore franchi la Moselle furent attaqués par des avant-gardes prussiennes. Au lieu de décrocher et de se replier, en passant sous la protection des forts de Metz, ces deux corps d'armée firent face et engagèrent le combat. Le maréchal Bazaine, venu de sa personne sur le champ de bataille, ne donna aucun ordre et laissa faire ; la garde impériale, disponible à proximité immédiate, ne fut pas sollicitée.



Pertes :

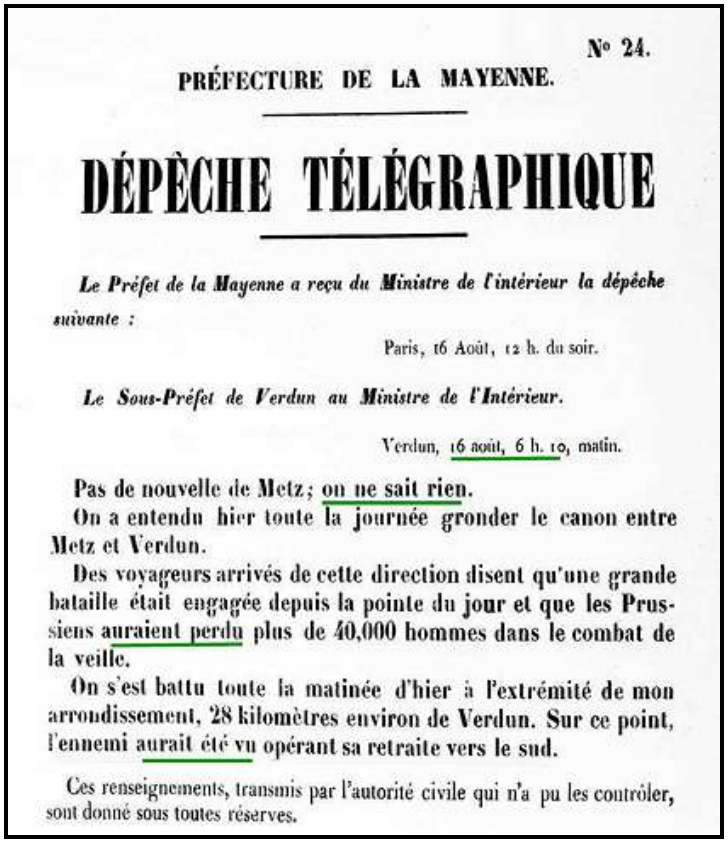
196 – officiers – **222**

3409 – hommes - **4557**

Faute de direction d'ensemble, ce qui aurait pu et dû conduire à l'écrasement des Prussiens, arrivés en ordre dispersé sur le champ de bataille, se borna à une lutte stérile, qui donna l'illusion d'une victoire parce que les pertes ennemies (chiffres en noir) étaient supérieures aux nôtres (chiffres en bleu), mais pendant ce temps là, le reste de l'armée prussienne contournait Metz par le sud et s'avançait à marche forcée vers l'ouest, pour nous couper la route.

Nous avions perdu une journée.

Le 17 août**,** on apprend que les combats se poursuivent, mais on ne sait rien de précis. La bataille que le sous-préfet de Verdun dit être engagée depuis le matin du 16 août est celle de Rezonville.



N° 24.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur la dépêche suivante :

Paris, 16 Août, 12 h. du soir.

Le Sous-Préfet de Verdun au Ministre de l'Intérieur.

Verdun, 16 août, 6 h. 10, matin.

Pas de nouvelle de Metz; on ne sait rien.

On a entendu hier toute la journée gronder le canon entre Metz et Verdun.

Des voyageurs arrivés de cette direction disent qu'une grande bataille était engagée depuis la pointe du jour et que les Prussiens auraient perdu plus de 40,000 hommes dans le combat de la veille.

On s'est battu toute la matinée d'hier à l'extrémité de mon arrondissement, 28 kilomètres environ de Verdun. Sur ce point, l'ennemi aurait été vu opérant sa retraite vers le sud.

Ces renseignements, transmis par l'autorité civile qui n'a pu les contrôler, sont donné sous toutes réserves.

16 août : Rezonville – Gravelotte.

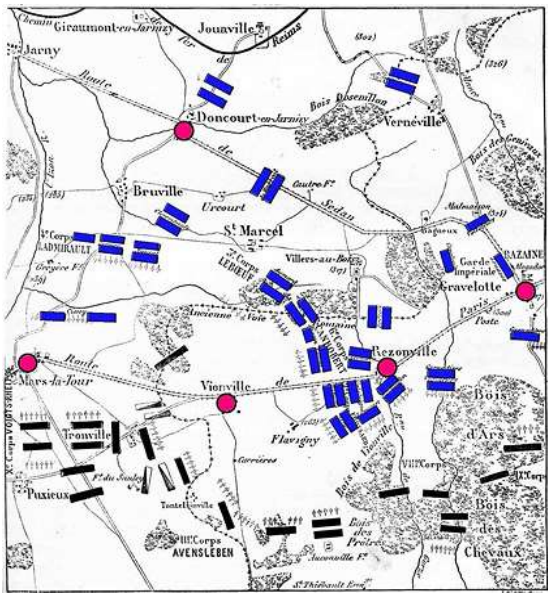
Enfin passée sur la rive gauche de la Moselle et en route vers Verdun, l'armée de Metz se heurte aux Prussiens qui entreprennent de lui barrer le passage en s'engagent les uns après les autres, au fur et à mesure de leur arrivée.

On se contenta de résister, au lieu de passer sur le ventre de Prussiens inférieurs en nombre : 130.000 français opposés à 70.000 prussiens ; c'est la seule bataille où nous avions une large supériorité numérique.

Pertes :

837 – officiers – **711**

16122 – hommes - **15320**



L'importance des pertes témoigne de l'acharnement des combats, resté légendaire. « *Comme à Gravelotte* » a longtemps été une expression militaire pour qualifier une pluie intense de projectiles.

Deux brigades prussiennes de cavalerie subirent le même sort que les cuirassiers de Reichshoffen, démontrant une fois de plus que le cheval n'avait plus sa place sur un champ de bataille.

Heirich XVII prince Reuss, avec le 5e escadron des dragons de la Garde, le 16 août 1870 à Mars-la-Tour par Emil Hünten, 1902.

La scène illustrée par ce tableau se passe à Mars-la-Tour, à l'extrémité ouest du champ de bataille.

Au soir, tout en s'estimant victorieux, Bazaine décide de s'arrêter, sous le prétexte de compléter ses munitions. En fait, il va reculer, pour se rapprocher de Metz.

Une victoire donc, mais chèrement acquise, et inexploitée.

Deux jours plus tard : c'est la bataille décisive, à Saint-Privat.

N° 26.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Laval, 18 août, 4 heures 45, matin.

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur la dépêche suivante :

Paris, 18 août, 1 h. matin.

Dépêche du Maréchal Bazaine.

17 août, 4 heures, soir.

Hier, pendant toute la journée, j'ai livré bataille à l'armée Prussienne entre Doncourt et Vionville.

L'ennemi a été repoussé et nous avons passé la nuit sur les positions acquises. J'arrête quelques heures mon mouvement pour remettre mes munitions au grand complet.

Nous avons eu devant nous le Prince Frédéric-Charles et le Général Steinmetz.

Le Ministre de la Guerre,
Comte de PALIKAO.

Pour copie conforme :
Le Ministre de l'Intérieur,
HENRI CHEVREAU.

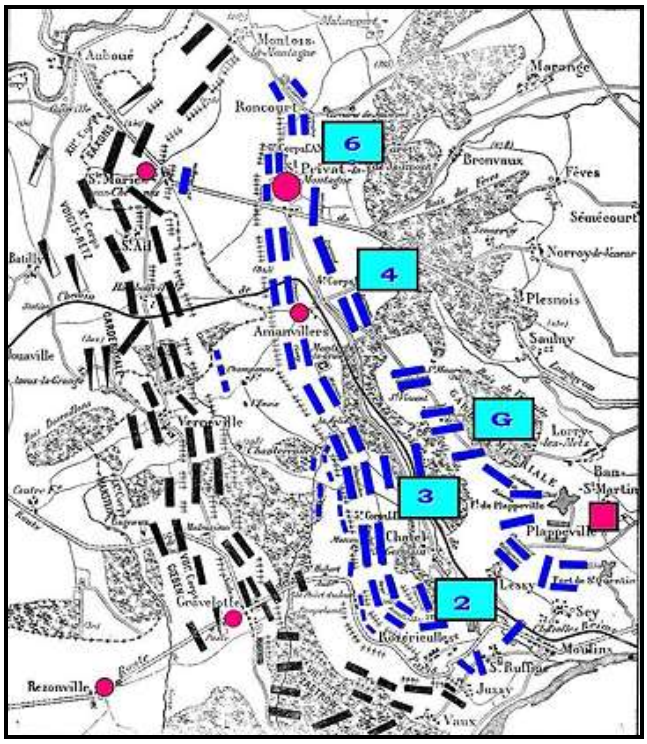
Pour copie conforme :
Le Préfet,
DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, rue du Lieutenant. Août 1870.

18 août : Saint-Privat.

Faute de se renseigner sur les mouvements de l'ennemi, on laissa les Prussiens opérer tranquillement une marche de flanc le long de notre front, jusqu'à la limite droite de notre dispositif.

Tandis que notre gauche résistait sans difficulté aux attaques d'une des deux armées prussiennes, Bazaine, qui ne se rendit jamais sur place, ne donna aucun ordre de toute la journée, resta sourd aux appels du maréchal Canrobert et laissa son aile droite se faire écraser par la deuxième armée prussienne. Il en tira prétexte pour ordonner le soir un repli général de toute la ligne sous les forts de Metz.



Pertes :

595 – officiers – **900**

11680 – hommes - **19260**

L'inaction de Bazaine ce jour là a fourni à Alphonse Daudet le sujet d'une des plus cinglantes de ses nouvelles dans les *Contes du Lundi*, intitulée « *La partie de billard* ».

Les pertes prussiennes, très supérieures aux nôtres, sont le reflet de la disproportion des effectifs en présence : 175.000 Français face à 280.000 Prussiens. La garde royale prussienne fut pratiquement anéantie, perdant plus de 6000 hommes.

Alphonse de Neuville : *Le cimetière de Saint-Privat.*

Là aussi, on s'était battus comme des furieux.

En Mayenne, on ne se doute évidemment de rien et la confiance dans le génie de Bazaine reste intacte.

Trois armées prussiennes tendaient à opérer leur jonction sur les routes de Verdun et de Nancy.

L'attitude très ferme et très calme du maréchal a fait échouer le projet de l'ennemi ; le maréchal a manœuvré autour de Metz, sous le canon de la place, exactement comme sur un échiquier autour de la pièce principale.

Echo de la Mayenne du 21 août

Metz ne répond plus.

On apprend le 22 août que, depuis deux jours déjà, Metz ne répond plus. Que se passe-t-il ? Faute de nouvelles, puisque Metz est maintenant bloqué, on suppute, on échafaude, on fantasme ; mais on garde l'espoir. Le 26 août, le ciel s'éclaircit : la situation de l'armée est très bonne. On perd totalement de vue que loin d'avoir empêché l'ennemi de le couper de Metz, c'est au contraire l'ennemi qui a empêché Bazaine de rejoindre Mac-Mahon à Châlons.

N° 30.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Laval, 22 août, 5 h. du matin.

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur la dépêche suivante :

Paris, 12 h. 1/2 du matin.

Le gouvernement n'ayant pas reçu de dépêches de l'armée du Rhin, depuis deux jours, par suite de l'interruption des communications télégraphiques, a lieu de penser que le plan arrêté par le maréchal Bazaine n'a pas abouti.

La conduite héroïque de nos soldats, à différentes reprises, en présence d'un ennemi très-supérieur en nombre, permet d'espérer la réussite d'opérations ultérieures.

Les coureurs de l'ennemi ont paru à Saint-Dizier.

Le Ministre de la Guerre.

Les nouvelles qui nous parviennent sur les combats livrés les 14, 16 et 18 août par l'armée du maréchal Bazaine présentent la situation de l'armée française comme très-bonne.

L'armée française, appuyée sur Metz qui forme sa base d'opération, a livré trois grands combats à plusieurs armées prussiennes qui lui étaient très-supérieures en nombre. Dans chacun de ces combats, l'ennemi a éprouvé des pertes formidables, et il n'a jamais pu parvenir à couper Bazaine et son armée de la place de Metz. En résumé, le maréchal Bazaine, en contenant sous Metz plus de 300.000 Prussiens auxquels il a fait subir des pertes considérables, a empêché l'ennemi de poursuivre sa marche en avant et a donné ainsi à la France le temps de s'organiser et de compléter ses armements.

Echo de la Mayenne du 26 août

Ces militaires, dont l'assurance n'a d'égale que l'ignorance de la situation, étaient probablement les ancêtres de ces consultants, dont les chaînes de télévisions meublent leurs plateaux dès qu'un conflit important éclate de nos jours…

Nos militaires applaudissent hautement aux conceptions du maréchal Bazaine et font remarquer que si, par impossible, les Prussiens songeaient à assiéger Paris, le renouvellement de cette tactique aurait pour effet d'amener la destruction complète de leur armée.

En attendant, on prend dans l'urgence des mesures drastiques...

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

AJOURNEMENT DE L'OUVERTURE DE LA CHASSE

Le PREFET de la Mayenne,

Vu son arrêté en date du 16 août 1870, portant que la Chasse sera ouverte, dans le département, le Dimanche 28 Août ;

Vu la décision de S. Exc. M. le Ministre de l'Intérieur, en date du 22 août courant ;

ARRÊTE :

Art. 1er. L'Ouverture de la Chasse, dans le département de la Mayenne, est ajournée à une époque qui sera ultérieurement fixée.

Art. 2. Le présent arrêté sera inséré au Recueil des Actes administratifs, publié et affiché dans toutes les communes du département, à la diligence de MM. les Maires chargés d'en assurer l'exécution.

Laval, le 22 août 1870.

Le Préfet.
DES CLOSIÈRES.

Chaque école doit devenir une infirmerie

Chaque instituteur un infirmier

Chaque institutrice une sœur de charité.

Dans les départements où les vacances ne sont pas encore ouvertes, elles devront être avancées.

Dans ceux où elles vont bientôt être terminées, elles seront prolongées.

Circulaire ministérielle du 26 août

Quant à cette circulaire, il ne semble pas qu'elle ait été suivie de beaucoup d'effet, car il est avéré qu'en octobre les cours avaient repris dans les écoles primaires du département.

Du fantasme au délire…

Faute de nouvelles, les rumeurs les plus folles circulent, en commençant par celle de la jonction tant espérée des armées de Metz et de Châlons, qui a eu lieu, à Montmédy. C'est fait ; la France est sauvée !

On parle d'un engagement heureux qui aurait eu lieu dimanche entre l'armée du maréchal Bazaine et l'armée prussienne.

La jonction de l'armée du maréchal Mac-Mahon et de celle du maréchal Bazaine est un fait accompli. Elle a eu lieu à Montmédy.

Echo de la Mayenne du 26 août

Le 2 septembre, pardon le 32 août car nous vivons vraiment une année exceptionnelle, Bazaine a écrasé la cavalerie du prince Frédéric et l'ennemi ne peut pratiquement rien contre les positions des deux armées, dont on ne sait plus très bien si elles sont ou non réunies. Peu importe : « *Le moral et la santé des troupes est excellent* »!

Laval. Vendredi 32 Août 1870.

MAYENNE

On lit dans le *Figaro* du 31 :

« Nous croyons tenir de source certaine que dans la journée de lundi le maréchal Bazaine est tombé à l'improviste sur la cavalerie du prince Frédéric et l'a complétement écrasée. A la suite de ce succès, les deux corps d'armée du maréchal Bazaine et du duc de Magenta auraient pris des positions qui assurent leurs derrières et dans lesquelles il est impossible à l'ennemi de les tourner. »

Le maréchal Mac-Mahon ne s'est pas laissé tromper un instant par les feintes de son adversaire, il a continué sa marche vers l'armée du maréchal Bazaine et a conservé deux jours d'avance sur l'armée du prince héritier. Le moral et la santé de ses troupes est excellent.

—

Malgré les bruits répandus par les journaux du matin, il n'y pas eu, hier, de bataille, dans les Ardennes.

Echo de la Mayenne du « 32 août 1870 »…

Le 4 septembre, les lecteurs de l'*Echo de la Mayenne* savent que le succès est complet ! Les Prussiens auraient eu 20.000 tués ou blessés et 10.000 prisonniers ; on parle même de 60.000 hommes hors de combat. Attirés sous les murs de Sedan par Mac-Mahon, les Prussiens ont subi des pertes énormes…

LAVAL, le 3 Septembre 1870.

—

Chronique de la guerre.

2 septembre.

D'après une dépêche en date de Mézières, 31 août, un combat important aurait eu lieu la veille (mardi) entre l'armée de Mac-Mahon et celle du prince royal de Prusse. Le succès, disputé avec une énergie de part et d'autre, serait demeuré incertain.

L'ancien corps de Failly, laissé provisoirement sous les ordres de ce général, remplacé officiellement par le général de Wimpffen, aurait beaucoup souffert.

La lutte, interrompue par la nuit, aurait recommencé hier (mercredi) dans des proportions très-considérables. Mac-Mahon se serait battu contre les armées réunies du prince royal et du prince Frédéric-Charles. Cette fois nous aurions remporté un complet succès. Les Prussiens auraient eu 20,000 tués ou blessés, et 10,000 prisonniers. Un journal, *la Patrie*, parle de 60,000 Prussiens hors de combat.

—

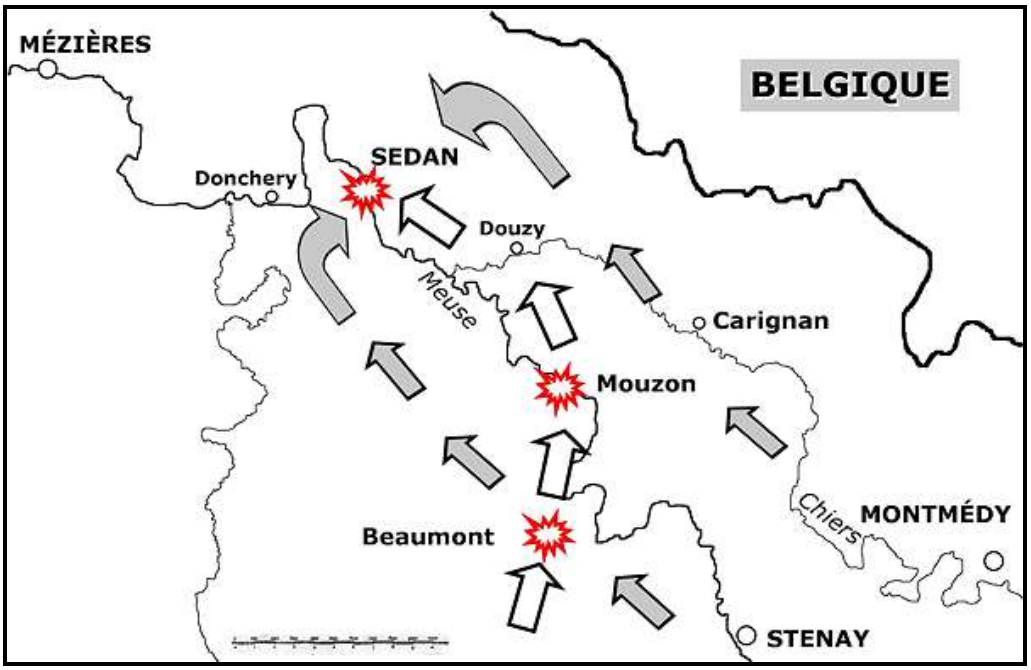
Si l'on résume les nouvelles militaires, on voit qu'il y a eu dans le département des Ardennes, le 30 et le 31 août, une série de combats meurtriers. La journée du 31 nous a été complétement favorable. La lutte a commencé à 5 heures du matin. L'armée française, ayant les corps Douay à l'avant-garde, Vinoy dans la direction de Mézières et le maréchal Mac-Mahon au centre, a fait des prodiges de valeur. Le maréchal est parvenu à faire entrer l'ennemi dans un demi-cercle formé par ses troupes, à l'attirer sous les murs de Sedan où l'artillerie de la place lui a fait subir des pertes énormes. Malgré tous les efforts de l'ennemi, Mac-Mahon est solidement établi sous Sedan et en communication avec Mézières, par où il reçoit des renforts continuels. Le maréchal Bazaine est approvisionné de vivres, de munitions, et ses troupes, qui ne sont point inquié-

Echo de la Mayenne du 4 septembre

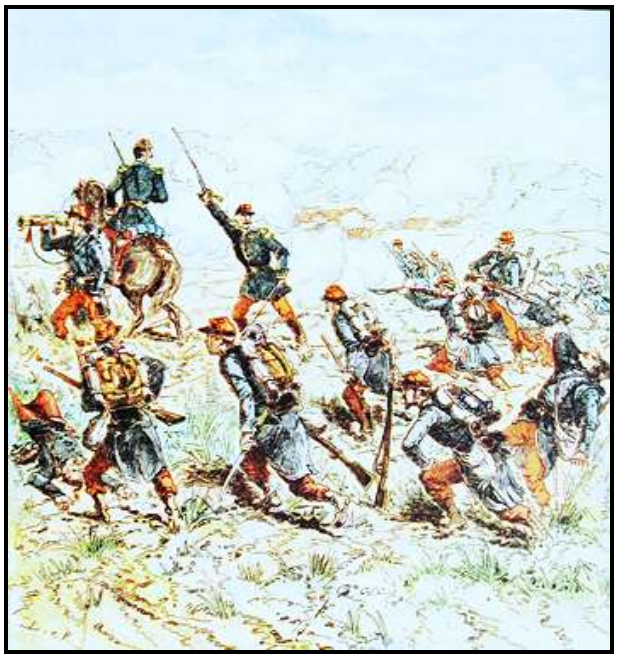
La réalité, on s'en doute, était toute autre, hélas.

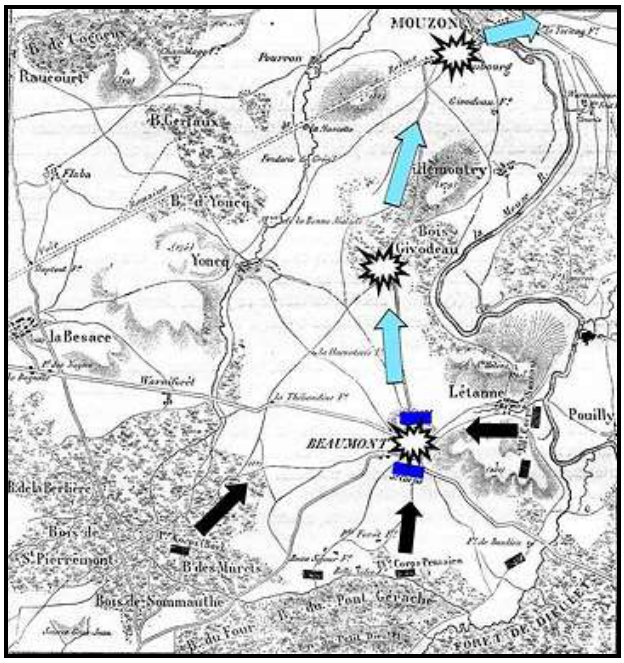
Partie de Châlons, l'armée du maréchal Mac-Mahon n'a pas réussi à se frayer un passage pour aller rejoindre celle de Bazaine. Elle s'était vue peu à peu refoulée vers le nord-ouest, en direction de Sedan et de Mézières.

Talonnée par les deux armées prussiennes qui tentent de la gagner de vitesse, elle passe la Meuse à Mouzon et se dirige vers Sedan, où elle espère se ravitailler, avant de poursuivre vers Mézières.



<u>La « surprise » de Beaumont</u>.





Le 5° corps d'armée du général de Failly, qui ferme la marche, s'arrête à Beaumont pour laisser souffler ses troupes avant de franchir la Meuse à son tour.

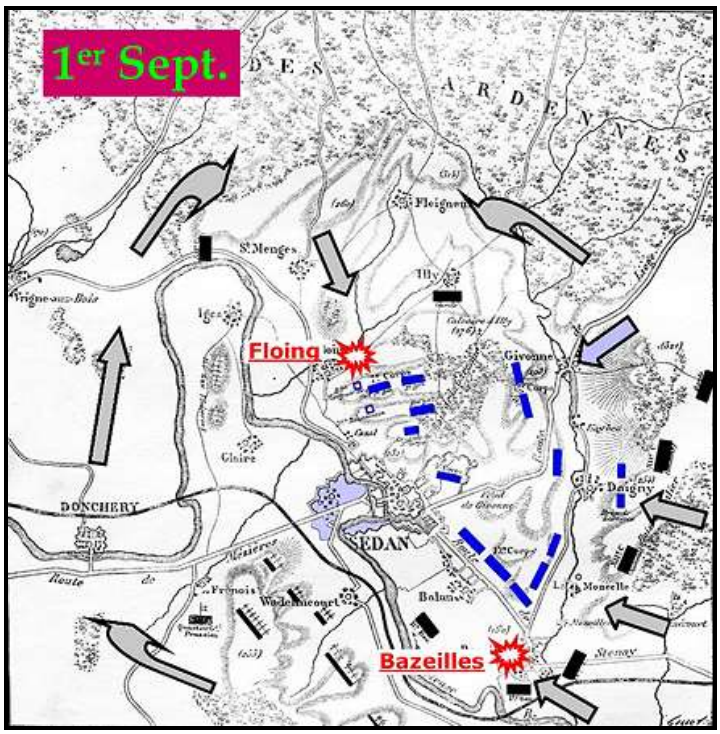
On néglige totalement de placer la moindre sentinelle et le corps d'armée tout entier se fait surprendre au bivouac par les Prussiens : c'est « *La surprise de Beaumont* », qui tourne rapidement au désastre.

Complètement disloqués, les débris du 5e corps parvinrent à grand' peine franchir la Meuse à Mouzon et à gagner Sedan tout proche, dans le plus grand désordre.

Ce corps d'armée n'existe plus et il ne participera pas en tant que tel aux combats qui vont suivre.

1er septembre : SEDAN.

Combats qui ont lieu devant Sedan, le surlendemain 1er septembre. Prise au piège, cernée de toutes parts, privée de son chef dès le début de la bataille (le maréchal Mac-Mahon blessé par un éclat d'obus, est remplacé successivement par Ducrot puis par Wimpfen), l'armée de Châlons résiste vaillamment. Mais elle est écrasée sous le nombre et sa situation désespérée pousse l'Empereur à capituler, le 2 septembre.



Du côté français :

124.000 hommes
360 canons

- 3.000 tués
- 14.000 blessés
- 21.000 prisonniers
- 83.000 par capitulation

Du côté prussien :

242.000 hommes
726 canons

- 2.319 tués
- 5.903 blessés
- 702 disparus

Deux épisodes de cette bataille sont restés célèbres :

La résistance héroïque de l'infanterie de marine à Bazeilles, immortalisée par le tableau d'Edouard Detaille ; la commémoration de ce fait d'arme est encore de nos jours la fête de tradition des troupes de marine.

Detaille : *la dernière cartouche*

Les charges répétées des chasseurs d'Afrique de la division Marguerite à Floing. Elles étaient conduites par le général de Galiffet, dont l'histoire a retenu la réponse au général qui lui demandait de charger une fois encore : « *Tant qu'il en restera un !* ». On dit que devant le spectacle, le roi de Prusse, qui observait la bataille depuis les hauteurs au sud de Sedan, se serait exclamé : « *Oh ! Les braves gens !* ».

J.A. Walker – *Le général Margueritte blessé à Sedan*

Sur ce tableau d'un peintre anglais, le général Margueritte indique à sa division la direction de la charge, alors qu'il vient de recevoir la balle qui le blessait et qu'il va être évacué, soutenu par deux aides de camp. Il décèdera le 6 septembre en Belgique.

Un réveil brutal.

On imagine que le réveil a dû être brutal pour les lecteurs de l'*Echo de la Mayenne*, qui avaient sous les yeux une version autrement plus joyeuse des événements, comme on a pu le voir plus haut.

Que dire alors de ceux de l'*Indépendant de l'Ouest*, qui apprenaient le même jour qu'une armée française de 100.000 hommes avait envahi l'Allemagne !...

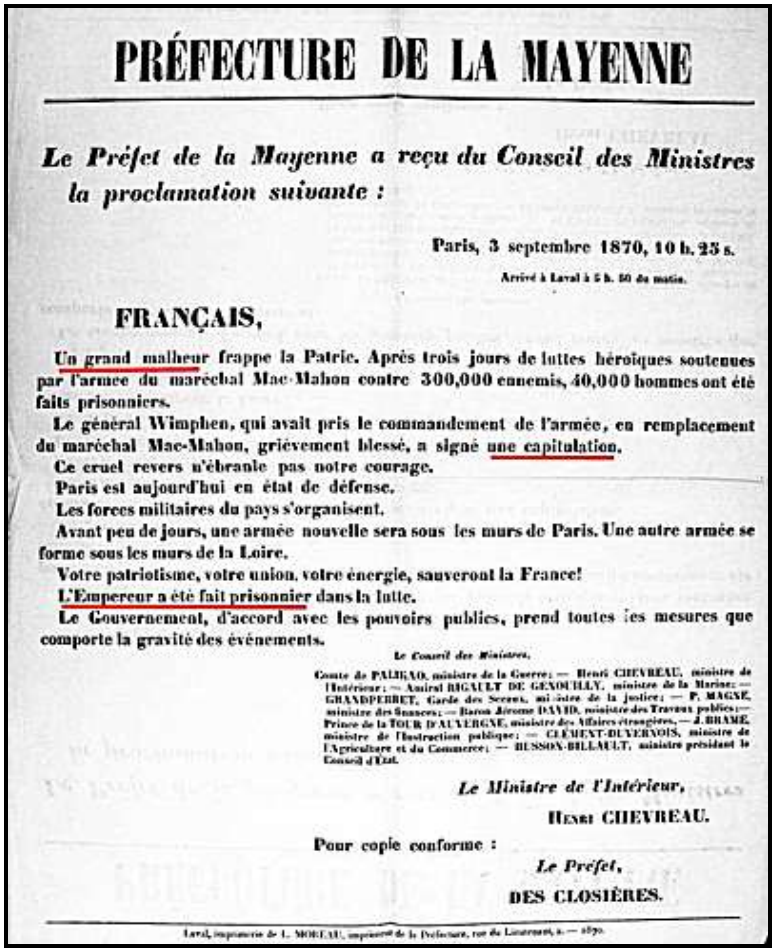
L'Indépendant de l'Ouest du 4 septembre

UNE ARMÉE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE.

La France est envahie depuis un mois, dit *Paris-Journal*. L'Allemagne, à son tour, est envahie depuis quarante-huit heures.

Ce fait, nous l'affirmons, et si nous ne l'avons pas publié dès hier on comprendra facilement les raisons de patriotique prudence auxquelles nous avons cédé.

Oui, l'Allemagne est envahie. Le sol prussien est foulé par les cent mille Français composant cette armée nouvelle dont on parlait depuis quelques jours. Elle a passé le Rhin pour entrer dans le duché de Bade, ayant à sa tête le général Douai, distrait de son corps d'armée, et peut-être la Prusse aura-elle bientôt à se repentir d'avoir fait une guerre de bandits à la France, qui ne connaissait jusqu'à ce jour que la guerre de soldats.



PRÉFECTURE DE LA MAYENNE

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Conseil des Ministres la proclamation suivante :

Paris, 3 septembre 1870, 10 h. 25 s.

Arrivé à Laval à 5 h. 50 du matin.

FRANÇAIS,

Un grand malheur frappe la Patrie. Après trois jours de luttes héroïques soutenues par l'armée du maréchal Mac-Mahon contre 300,000 ennemis, 40,000 hommes ont été faits prisonniers.

Le général Wimpfen, qui avait pris le commandement de l'armée, en remplacement du maréchal Mac-Mahon, grièvement blessé, a signé une capitulation.

Ce cruel revers n'ébranle pas notre courage.

Paris est aujourd'hui en état de défense.

Les forces militaires du pays s'organisent.

Avant peu de jours, une armée nouvelle sera sous les murs de Paris. Une autre armée se forme sous les murs de la Loire.

Votre patriotisme, votre union, votre énergie, sauveront la France!

L'Empereur a été fait prisonnier dans la lutte.

Le Gouvernement, d'accord avec les pouvoirs publics, prend toutes les mesures que comporte la gravité des événements.

Le Conseil des Ministres.

Comte de PALIKAO, ministre de la Guerre; — Henri CHEVREAU, ministre de l'Intérieur; — Amiral RIGAULT DE GENOUILLY, ministre de la Marine; — GRANDPERRET, Garde des Sceaux, ministre de la justice; — P. MAGNE, ministre des finances; — Baron Jérome DAVID, ministre des Travaux publics; — Prince de la TOUR D'AUVERGNE, ministre des Affaires étrangères, — J. BRAME, ministre de l'Instruction publique; — CLÉMENT-DUVERNOIS, ministre de l'Agriculture et du Commerce; — BUSSON-BILLAULT, ministre président le Conseil d'État.

Le Ministre de l'Intérieur,

HENRI CHEVREAU.

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Laval, imprimerie de L. MOREAU, imprimeur de la Préfecture, rue du Lieutenant, 1. — 1870.

Français, un grand malheur frappe la Patrie…

Capitulation…

L'Empereur a été fait prisonnier

On imagine sans peine que le préfet ait hésité à diffuser telle quelle cette dépêche et ait préféré demander des instructions. La réponse est nette :

> *Il n'y a rien à cacher. Je vous ai envoyé la proclamation du gouvernement faisant connaître nos revers. Publiez-la et affichez-la.*
>
> Paris – 7 h 08

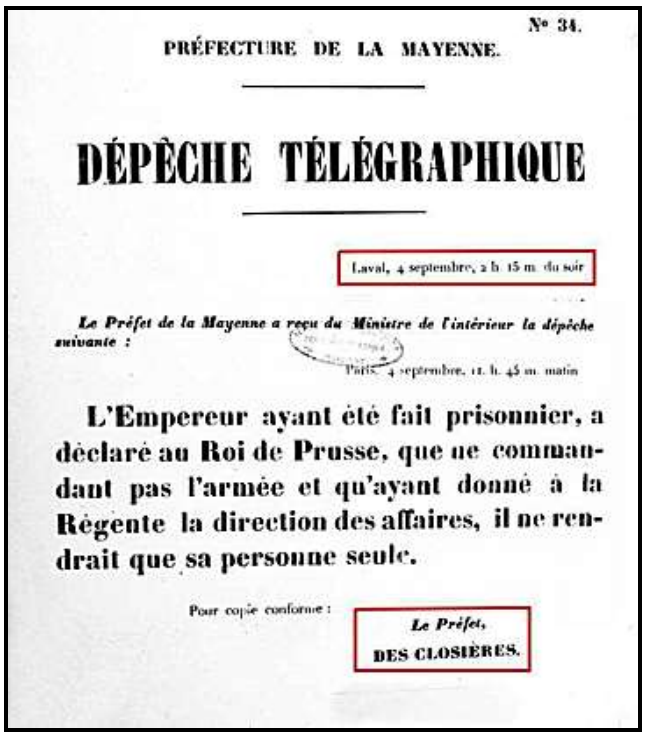
On ne cache rien. Comment faire autrement d'ailleurs ?

Le préfet s'efface.

La dépêche ci-contre, annonçant que l'Empire continue (ou du moins tente de continuer) sans la personne de l'Empereur, sera la dernière diffusée avec la signature du préfet des Closières. Il se confinera ensuite dans un silence total et la préfecture sera muette, sitôt connue la nouvelle de la proclamation de la République, le soir même vers 23 heures.

La dépêche annonçant cette proclamation était authentifiée par un sieur Boutiron, chef de la station télégraphique de Laval, et c'est le nom de ce dernier qui apparaîtra désormais sur les affiches, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau préfet, le 10 septembre 1870.

> *Comme s'envole au vent une paille enflammée,*
> *S'évanouit ce bruit qui fut la Grande Armée*
>
> Victor Hugo, *Les Châtiments*



N° 34.

PRÉFECTURE DE LA MAYENNE.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE

Laval, 4 septembre, 2 h. 15 m. du soir

Le Préfet de la Mayenne a reçu du Ministre de l'intérieur la dépêche suivante :

Paris, 4 septembre, 11 h. 45 m. matin

L'Empereur ayant été fait prisonnier, a déclaré au Roi de Prusse, que ne commandant pas l'armée et qu'ayant donné à la Régente la direction des affaires, il ne rendrait que sa personne seule.

Pour copie conforme :

Le Préfet,

DES CLOSIÈRES.

Pour clore ce chapitre de notre histoire, j'ai choisi cette photo assez connue, montrant l'impératrice Eugénie quittant les Tuileries le 4 septembre pour partir en exil, accompagnée de sa lectrice, Mme Le Breton (sous la flèche, derrière l'Impératrice).

Il s'agissait d'Adélaïde Bournaki, la sœur du général commandant la garde impériale, épouse séparée de Charles Le Breton, un médecin de la cour impériale. Elle restera auprès de l'impératrice et décèdera en 1899, à Farnborough.

Pourquoi cette photo ? Parce qu'Adélaïde Bourbaki était veuve en premières noces de Hippolyte Lemotheux, receveur particulier des finances décédé en 1846 à Châteaubriant, et natif de Saint-Loup-du-Dorat.

Elle est inhumée en Mayenne, dans le cimetière de Saint-Loup-du-Dorat, auprès de son premier mari et de leur fils. Si vous passez un jour dans cette commune, sur la route qui mène à Sablé, vous apercevrez cette tombe, visible de la rue, à l'entrée du cimetière.

Vestige méconnu des fastes de la cour impériale…

Ici reposent

HIPPOLYTE LEMOTHEUX

1811 – 1846

Mme ADELE BOURBAKI

SON EPOUSE

1817 – 1899

THEODORE LEMOTHEUX-BOURBAKI

1846 - 1919